

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Autres pays	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année — No 207

Le numéro : 5 sous

Montréal, mercredi 14 novembre 1934

« A bas la dictature ! »

Au sujet du congrès radical-socialiste de Nantes, d'où est sortie la crise ministérielle qui a forcé M. Doumergue à démissionner, l'hebdomadaire belge POUQUOI PAS ?, dirigé si brillamment par M. Dumont-Wilden, propose à notre réflexion quelques faits qui modèrent peut-être nos dénonciations canadiennes de la dictature :

Parmi toutes ces peurs qui donnaient au congrès de Nantes un aspect si particulier, — dit POUQUOI PAS ? — il y en avait une qui était officiellement avouée, celle-là, parce qu'elle est en quelque sorte rituelle : c'est la peur du pouvoir personnel. Il a suffi, dans son projet si anodin de renforcement constitutionnel, M. Doumergue proposât de donner au président de la République le droit de dissolution, pour que tous les défenseurs patentés de la République voient se profiler l'ombre de Bonaparte, la barbe de Louis-Napoléon, le monocle de M. de Morny, le spectre de Boulanger.

Tout de même... tout de même... Peut-on imaginer M. Albert Lebrun montant à cheval et marchant sur le Palais-Bourbon à la tête des légions du colonel de la Roque et portant M. Gaston Doumergue en croupe ? L'expérience devrait avoir appris aux peuples et aux parlementaires que la seule bonne école de la dictature, c'est le socialisme. Tous les maîtres incontestés des pays qui jouissent d'un gouvernement fort sont d'anciens socialistes. Mussolini, Pilsudski, furent de l'Internationale. Hitler a mis le socialisme d'Etat au centre de son programme, et nous ne parlons pas de Staline. Il n'y avait qu'un dictateur en Europe qui ne fût pas sorti du socialisme : c'était le roi Alexandre ; on l'a assassiné.

Pour mater les insurrections, il n'y a du reste que les anciens révolutionnaires. En Espagne le « tyran » Primo de Rivera et son adjoint, Alphonse XIII, se laissèrent gentiment bouler dehors sans tirer un coup de fusil. On voit comment le vieux radical Lacroix a traité ses anciens alliés de la gauche quand ceux-ci ont voulu troubler l'ordre ! Si un gouvernement dictatorial est à craindre en France, c'est de la part de M. Bergery, de M. Pierre Cot — ne parlons pas de Daladier, qui a montré qu'il manquait de cran — et non du vieux républicain que, dans un jour de frousse, le Parlement aux abois a été chercher dans sa retraite de Tournefeuille.

Sauf erreur, M. Bergery est un homme de droite passé à l'extrême gauche et M. Pierre Cot, ministre de l'Air dans le cabinet Daladier, dit cabinet des Fusilliers, est un ancien des jeunes catholiques. Mais là n'est pas la question.

Parmi les dictateurs européens, les uns, tels Mussolini et Pilsudski, font d'assez bonne besogne pour leur pays respectif ; un autre, Staline, a au moins le mérite de mener à coups de trique un peuple qui en démocratie pure ne fournirait pas assez d'hommes de bon sens pour gouverner une ville de 100,000 habitants ; et le dernier en date, Hitler, incontestablement une brute et un assassin, a reçu au plébiscite, qui, ne l'oublions pas, est l'expression la plus parfaite de la volonté populaire, 90 pour 100 des voix de la nation allemande. Chez nous, on ne voit personne que son génie, son talent, son désintéressement, son sens de l'intérêt public, marque pour la dictature, ou qui eût la moindre chance d'y accéder : quand on parle de pouvoir personnel, on se demande quel souteneur millionnaire ou quel ancien marchand de riquiqui il faudrait l'en investir. Mais ce que nos petits vieux de la démocratie entendent par le « gouvernement du peuple par le peuple », c'est le règne d'un Roosevelt aux Etats-Unis, fondé sur la confiscation de la richesse bien ou mal acquise, au profit des banquiers ruinés par leurs spéculations malhonnêtes ou des profiteurs du prolétariat, ou celui de quelque taureau bennettiste « bleu » ou « rouge » soutenu par un parlement croupion. Evidemment, nos partisans de la dictature sont ridicules. Mais nos prétoriens de l'urne de fer-blanc le sont-ils moins ?

Nous avons proposé, pour l'atténuation du mal démocratique en notre province de Québec, la restriction numérique de l'Assemblée législative et l'élection de quelques députés par des collèges universitaires. Le remède, pensions-nous, ne saurait agir tout de suite : il faudrait donner à la supériorité de l'instruction et du désintéressement le temps d'exercer son prestige. Et puis, dans ce modeste projet de réforme parlementaire, nous laissons forcément de côté la scène fédérale, où le changement ne ferait guère qu'ajouter à la représenta-

tion populaire quelques douzaines d'idéologues déséquilibrés et de bolchevistes de salon, comme beaucoup des messieurs qui enseignent aujourd'hui l'économie politique ou la sociologie dans les universités anglo-canadiennes. Mais nous voyions quand même dans notre idée une semence d'ordre, un grain de sénévé, capable de porter un jour ou l'autre, même en dehors du Québec, de beaux fruits (1). L'idée est tombée à plat, chez les corporatistes tout occupés à chercher ce qu'ils veulent dire, chez les zéloteurs de l'action paroissiale et populaire, soucieux surtout de rallier les méchants communistes par des formules imprécises et populacières comme le « primat (sic) du salaire sur le dividende », et, bien entendu, chez les champions de la démocratie, qui pour devenir ou redevenir ministres par la vertu du suffrage universel se battraient à grands coups de « mouchoir » et jusqu'au dernier bulletin de vote falsifié. Pour l'instant, tous les honneurs vont à ceux qui veulent nous protéger contre la dictature. Ces vaillants ont le vent en poupe ; ils ne courent qu'un danger : c'est d'être à la fin trop nombreux. Il n'y a pas à dire, les gens qui se laissent guider par les mots ou par les formules sans trop les approfondir, c'est encore en notre pays l'immense majorité.

Olivar ASSELIN

(1) Puisque le grain de sénévé peut devenir un grand arbre, il n'y a pas de raison pourquoi cet arbre ne porterait pas de beaux fruits. — O. A.

A propos d'un pacte

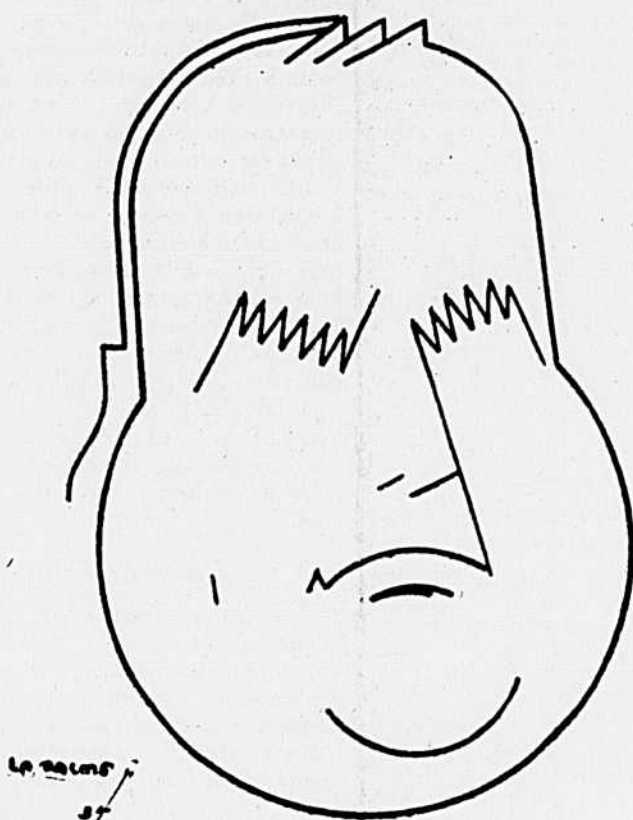
Il faut accueillir avec un certain scepticisme les nouvelles plutôt alarmantes qui nous arrivent de Berlin, via Londres ou Paris. Cela ne veut pas dire que le fond de ces informations ne contienne pas quelque vérité ; il est même probable, au contraire, que la moitié au moins des nouvelles reçues depuis le commencement de la semaine sont parfaitement exactes. Malheureusement, l'autre moitié ne semble pas l'être. On peut croire sur parole les agences quand elles annoncent que le représentant personnel de Hitler a fait une démarche auprès du Foreign Office, pour tâcher d'influencer l'Angleterre et de lui faire accepter certaines des revendications de l'Allemagne sur les armements, moyennant quoi celle-ci accepterait de revenir à Genève. On peut au contraire douter de la véracité de la nouvelle qui nous apprend que l'Angleterre, la France et la Belgique ont conclu une sorte d'entente aérienne dirigée contre l'Allemagne.

Dans le premier cas, il est hors de doute que le délégué de Hitler essaie de faire accepter le réarmement de son pays en jouant sur la possibilité d'un retour du Reich à la conférence du désarmement. Dans le second, il est manifestement exagéré de parler d'entente militaire, de pacte, d'accord, quand il s'agit simplement d'échanges de vues. Il est absolument certain que l'état-major anglais s'est rendu compte de la menace aérienne allemande et qu'il a pris en conséquence quelques mesures préventives. Il a dû naturellement consulter la France et la Belgique sur des questions techniques, mais pas sur des points politiques, afin de ne pas contracter d'obligations gênantes, d'ailleurs en opposition avec la tendance du jour. L'Angleterre a l'intention de ne pas s'engager au-delà du strict minimum, et il ne saurait être question pour elle de contracter un engagement ni, à plus forte raison, de signer un traité secret, comme le faisaient supposer les dépêches.

Il est trop tôt pour parler d'un canard politique ou militaire, mais il semble à première vue que ces nouvelles sensationnelles ne respirent pas toute la sincérité désirable. Il y a évidemment une nation, sinon deux, qui trouverait un excellent prétexte à renforcer son aviation en faisant état de ces nouvelles assez alarmantes, de quelque côté qu'on les examine. L'Allemagne se sert de l'appât de Genève pour tâcher d'obtenir un réarmement. Si la manœuvre ne réussit pas, elle pourra toujours se rabattre sur le danger fantaisiste d'une coalition qui n'existe pas. D'autre part, la France voudrait bien trouver une raison pour renforcer ses défenses aériennes. Quant à l'Angleterre, elle saura toujours inventer une, si elle n'en trouve pas dans la réalité.

André BOWMAN

LA PRESSE RICHE



M. Eugène Lamarche

de la PRESSE

LES IDÉES ET LES FAITS

I. — Un vieil ami, le « Brigand »

Le petit journal des missions chinoises, si alerte et si plein de poésie, nous revient sans austerité, frais comme un sourire de néophyte, aussi agréable à l'œil qu'à l'esprit. J'y ai lu avec plaisir une légende sur « des étoiles en voyage » racontée par le P. J.-L. Lavoie. L'auteur est un modeste mais charmant écrivain, de style clair, de lyrisme simple, en tout point supérieur à la plupart de nos littérateurs reconnus. C'est surtout un homme d'œuvres. Il a amenagé à Québec, sur la Grande Allée, un musée d'art chinois qui est comme une synthèse de la civilisation orientale. Le P. Lavoie n'attend que votre obole pour enrichir son petit musée. On s'abonne au BRIGAND en s'adressant au directeur (case postale 611, Québec). Encore une fois, ce vaillant organe des missions fournit une heure de bonne et fraîche lecture. « Les barbares, dit le BRIGAND, c'est nous, et non pas les Chinois. Ils ont, les Chinois, leur voie lactée. Autour de cette artère céleste et tout le long de son parcours, ils ont piqué des légendes qui sont des scintillements d'étoiles. » Est-ce assez joli ? Et, ce qui ne gâte rien, cela se trouve sous la plume d'un jésuite.

II. — Nationalisme (1)

Le nationalisme canadien de MM. Bourassa et Laverne, continué par le DEVOIR, journal jaune, est une école de désœuvrement français. M. Bourassa ne rêve plus que de porter comme le gentleman anglais une casquette à carreaux, un air de lion bien élevé et une culotte de golf ; M. Laverne mourrait content si lui échoyait la perruque poudrée d'un magistrat britannique ; quant au DEVOIR, il sert le nationalisme canadien en éditant de la propagande boche. Comment pourrait-il en être autrement ?

C'est une folie de penser que le Canadien de Québec puisse se dispenser d'être Français. Le 4 septembre dernier, je rappelais les paroles de M. Fisher sur les dangers du nationalisme, religion des peuples que Keyserling, en bon Allemand, appelle dogmatiques. C'est en vérité la parade des peuples inférieurs contre eux-mêmes. Ce genre de nationalisme est le seul qui se soit manifesté dans le Canada français, soit contre la minorité israélienne (minorité de fait sinon de droit), soit contre les Orangistes, qui, étant loin, ne sont pas redoutables. Aucune doctrine politique raisonnée ne détermine cette réaction d'ordre biologique. Avec les Orientaux (je répète ce que j'écrivais en septembre), les Canadiens-Français sont le seul peuple au monde « à vivre sans rythmes ni institutions propres, sans passions, en opposant aux forces actives (guerres, disettes, persécutions religieuses ou linguistiques, boycottages économiques) une force d'inertie insupportable par essence. En théorie, la pensée principe d'action ne s'agréant que d'accident à leur vie collective, et pour s'en détacher tout de suite faute d'une force centrifuge qui l'y retienne, ils n'existent pas comme peuple libre, capable de « supporter l'incertitude », mais comme réunion d'êtres primitifs, poussés les uns contre les autres par la peur et la faim. Notre nationalisme, ce ne peut donc être qu'une attitude d'opéra, dictée par

notre crainte d'être attaqués si nous n'attaquons.

Dé ce nationalisme, comme du nationalisme velléitaire de l'école Bourassa-Laverne, la jeunesse instruite ne veut plus. Aux mouvements qui se forment à Québec, à Montréal et ailleurs, on peut discerner que la cause du nationalisme français (doctrine de défense, non pas d'agression) grouperait avant longtemps les esprits les plus divers autour de l'ORDRE. Nous ne demandons pas à nos amis de nous suivre aveuglément, mais de marcher avec nous sur une voie où nous sommes sûrs de les rencontrer : 1° l'indépendance politique de la province de Québec, hors de la Confédération ; 2° l'union des Français pour la conquête économique ; 3° la réforme de l'éducation nationale.

Un ami m'a défié de parler froidement de la patrie. Il a raison. La seule pensée d'une patrie future, d'une patrie possible, c'est un tableau grouillant de vie, avec des visages aimés, des chemins connus, des maisons familières, des paroles qui éclorent dans la pénombre du rêve comme des lucioles. C'est déjà une profonde misère que notre peuple, impuissant à raisonner la notion de patrie, soit devenu incapable de l'illuminer par la poésie.

Lucien PARIZEAU

M. Houde, homme d'ordre

M. Camillien Houde, à la dernière assemblée du Conseil municipal, a mis les conseillers en garde contre le radicalisme et la démagogie. « Il est temps, pour l'homme public, de prendre une décision, a-t-il dit. Actuellement, parce que l'homme public a refusé de prendre carrément position sur les grandes questions, le sentiment de la foule va vers le radicalisme. Les jours sont finis où un homme public pouvait contenter ses électeurs en dénonçant les trusts, les grosses compagnies et les gros financiers et en pleurant sur le pauvre et l'ouvrier. L'homme public d'aujourd'hui n'a qu'une idée : combien de temps il pourra rester dans la vie publique. La considération qui s'impose en réalité, c'est de savoir si le capitalisme va continuer à gouverner, avec les restrictions raisonnables, ou si nous allons entrer dans une ère complètement nouvelle. »

M. Houde, naguère encore possédé de l'unique désir de rester aussi longtemps qu'il le pourrait dans la vie publique, a tenté de décrire les préoccupations des politiciens démagogues. N'ayant guère l'expérience et les connaissances nécessaires pour se maintenir à la direction des affaires, ceux-ci flattent les électeurs, leur promettent mer et monde, et se font redire en injurant leurs adversaires.

Quelles promesses peut-on faire à la foule, sinon de taxer les « gros financiers » et les « grosses compagnies », et de multiplier les organisations sociales officielles ? Il est difficile d'expliquer à la foule qu'en grevant d'impôts trop lourds les entreprises commerciales et industrielles, on accentue la crise économique et que de ce fait le chômage augmente.

Le temps et des hommes politiques courageux ne peuvent eux-mêmes établir, entre les nécessités économiques et les besoins sociaux, qu'un équilibre aussi instable que les phénomènes auxquels il se rattache.

Il y a toujours eu et il y aura toujours une succession de déséquilibres passagers qu'il implique nécessairement le progrès. Le jour où l'on remet le pouvoir à la foule, des hommes peu scrupuleux ou insuffisamment instruits des problèmes économiques et sociaux en exagèrent la portée, et, par une législation maladroite ou prématurée, rendent intolérable le moindre malaise social.

Fût-il animé des meilleures intentions, ce dont il est permis de douter, M. Houde ne parviendra guère à refréner l'instinct démagogique des conseillers municipaux. La plupart d'entre eux sont sincères, mais malheureusement esclaves de la foule. Mirabeau, qui était un plus grand homme encore que M. Houde, n'a pu réussir cependant à pacifier une assemblée qui, pourtant, était plus indépendante du vote populaire que ne l'est notre Conseil municipal.

Dollard DANSEREAU

Faut-il coloniser ?

Nés sur une ferme dans une vieille paroisse, des gens qui ne sont jamais sortis de leur milieu, excepté pour aller au collège, fût-il agricole, tranchent en quelques phrases la question de la colonisation chez nous.

« Ça ne vaut rien, disent-ils... parce que les « habitants » qui ont des terres toutes défrichées font des dettes. »

C'est un peu comme si nous disions à nos amis les commerçants :

« Pourquoi ouvrir des magasins dans les pays nouveaux, quand les marchands des vieilles paroisses n'arrivent pas à honorer leurs obligations ? »

Des agriculteurs qui ne réussissent pas sur des terres trop endettées ont des chances raisonnables de succès dans les pays nouveaux (en travaillant fort, bien entendu) où ils peuvent avoir de la terre pour trente sous de l'acre sans avoir à débours d'argent, parce que le gouvernement les paie pour le défrichement, pour le labour, qu'il leur distribue les grains de semence gratuits ou prend le moyen de leur faire gagner ; parce que l'égoûttement des terres c'est parfois un revenu au lieu d'être une charge, qu'il en est de même de l'ouverture des routes, de la construction des écoles et des écoles-chapelles, aussi parce que ça ne coûte presque rien de taxes et que l'ambiance est différente.

Il y a encore ceci, que les colons ont un marché local supérieur à celui des agriculteurs des vieilles paroisses.

Celui qui passe un dimanche à la campagne remarque que presque tous les jeunes gens ont la cigarette à la bouche.

C'est leur droit, et ils en usent. Dans les vieilles paroisses, l'été dernier, pour obtenir un paquet de cigarettes, ces jeunes gens devaient payer, en argent, un minot de bonnes pommes de terre, trois douzaines d'œufs ou une livre et demie de beurre. Echange coûteux.

A la même saison, en Abitibi, pays neuf, pour un paquet de cigarettes le colon n'avait qu'à échanger une livre de beurre, une douzaine d'œufs ou le quart d'un minot de pommes de terre.

Cela représente moins de travail, moins de valeur produite pour obtenir le même luxe, car la cigarette est un luxe, et le prix en est le même à la campagne et à la ville.

C'est que, grâce à l'exploitation des richesses naturelles qu'il renferme, chaque pays nouveau offre des facilités commerciales qu'on rencontre rarement dans les vieilles paroisses.

La plupart de ceux qui vitupèrent contre la colonisation cesseraient leur campagne, s'ils allaient se renseigner sur place. Ils préféreraient ne pas y aller !

J.-E. LAFORCE

A quoi bon se disputer ?

M. J.-H. Brien, conseiller de Rosemont, a proposé récemment la réglementation du jeu à Montréal et l'imposition d'une taxe aux bookmakers. Il est tout étonné des disputes que cette proposition a soulevées. Des électeurs de M. Brien lui reprochent son attitude, les conseillers municipaux invectivent les uns contre les autres. Plus raisonnable, M. Brien a résolu de retirer sa proposition.

La réglementation du jeu et des loteries relève du gouvernement d'Ottawa. M. Brien le sait aussi bien que n'importe qui, et tout au plus suggérerait-il au Conseil municipal d'intervenir auprès de l'autorité compétente afin de faire amender la législation fédérale. Voyant que tout le monde se chamaillait inutilement, il a cru sage d'ajourner la discussion de sa proposition.

Il n'y a pas de raison pour que l'Etat se montre impitoyable à l'égard des bookmakers quand il tolère le pari mutuel. Le meilleur moyen de protéger les joueurs contre la malhonnêteté de certains bookmakers, très rares en notre ville paraît-il, c'est de leur permettre l'exercice honnête de leur profession. Mais allez donc convaincre de cela le gouvernement fédéral, afin de refuser à celui de Québec le pouvoir d'instituer une loterie au bénéfice de ses hôpitaux. — D. D.

Psychologie allemande

par André BOWMAN

L'âme allemande offre un vaste champ d'expérience au psychologue et même plus simplement à l'observateur averti : il semble que cette âme tienne le milieu entre celle des Slaves et celle des Latins, en penchant plutôt vers la première. L'Allemand de race pure est un mythe, simple invention d'un ministère de la propagande. A toutes les époques de l'histoire, les races teutoniques se sont mêlées aux races voisines, particulièrement à la race slave. Le phénomène s'est poursuivi jusqu'à une époque relativement récente, jusqu'à la création du royaume de Prusse, par Frédéric III de Hohenzollern, qui se proclama indépendant sous le nom de Frédéric Ier (1688-1713). A partir de cette date, l'immixtion de sang slave à la race germanique a été un peu moins apparente, encore qu'il ne faille pas oublier l'incorporation des Polonais à la famille prussienne, après les trois partages.

Si donc on cherche en Europe une race purement teutonique, ce n'est pas en Allemagne qu'il faut se rendre, mais plutôt sur ses confins, ainsi qu'en Hollande et en Scandinavie. Et encore ces pays n'ont-ils pas été à l'abri de tout mélange. Mais de toute façon ils possèdent une population à peu près exempte de sang slave et de sang latin.

Cette combinaison de sanges allemand et slave a produit des caractères raciaux assez curieux. Le plus marqué est celui de l'émotivité, qui se cache sous des dehors trompeurs. C'est par émotivité que l'Allemagne est tombée dans la folie du racisme ; c'est par émotivité qu'elle est atteinte de ce complexe de crainte, de cette hantise de l'encercllement que l'Europe connaît trop bien. Il n'y a pas de peuple au monde plus sujet à se laisser diriger par une propagande habile, si ce n'est le peuple américain. Le manque de sens critique de l'Allemand, joint à son émotivité, le rend capable de croire à toutes les exagérations, à toutes les invraisemblances, à toutes les contradictions.

Par exemple, les Nazis, dès leur arrivée au pouvoir, en 1933, décrètent que la population du Reich est d'une essence supérieure à celle des autres peuples, ce qui ne les empêche pourtant pas de reprendre en l'amplifiant la thèse de la trahison intérieure au moment de l'écroulement militaire en 1918. Voilà évidemment une contradiction flagrante. Si la race allemande est supérieure, elle ne saurait être dominée par une race inférieure, elle ne saurait manquer de moral, de ressort, au moment d'une crise particulièrement grave. Ou si elle a manqué du nerf nécessaire pour remporter la victoire, c'est qu'elle n'avait pas la valeur psychique de ses adversaires. Malgré la contradiction étrange de la thèse de la trahison, il est probable que les neuf dixièmes de la population croient dur comme fer que l'armée n'a pas été vaincue, mais bien trahie. Il est probable que dans n'importe quel autre pays au monde cette théorie serait rejetée comme parfaitement absurde.

Non seulement le Germain est un être essentiellement émotif en dépit de sa lourdeur parfois pénible, mais il vit dans un perpétuel « devenir », car il n'a pas le sens de l'actuel. La vie, pour lui, n'existe que dans le futur, toujours dans le futur, ce qui explique sa tendance à la mégalomanie. La psychologie du peuple allemand est par cela même très compliquée. Elle est pleine de contradictions. Le Germain passe d'un extrême à l'autre avec une facilité déconcertante. Si l'on ajoute à cela qu'il est souvent de race mêlée, aux tendances contradictoires, on comprend facilement qu'il semble toujours être en opposition avec lui-même. Au fond, les populations de l'empire allemand n'ont en commun que quelques points de contact, dont la crédulité, qui semble renversante aux Occidentaux.

On ne risque rien à affirmer que l'Allemand n'est pas essentiellement un Occidental, car il ne pourra jamais faire disparaître cette lourde charge de sang slave qu'il porte dans ses veines. C'est à peine s'il se trouve, du côté de l'Ouest, des populations qui ont été longtemps

(1) Voir L'ORDRE des 7, 8 et 13 novembre.

dominées par l'influence latine. Toute l'Allemagne du Nord et celle de l'Est ont échappé à cette influence bienfaisante, civilisatrice. Il existe toujours des Allemands, mais celles-ci semblent faire un bloc compact, parce qu'elles sont caporalisées, parce qu'elles ont quelques idéaux communs, parce qu'elles sont réunies par ce sentiment de supériorité inculqué dès le jeune âge par l'école publique.

Les réactions allemandes sont curieuses. Elles ne ressemblent nullement à celles d'un autre peuple. Il est presque toujours impossible de dire jusqu'où elles peuvent aller. Le peuple allemand l'ignore lui-même.

Au lendemain de la guerre, on a vu passer une vague de républicanisme sur tout l'ancien empire des Hohenzollern. Malheureusement pour l'Europe, le système républicain n'est nullement adapté à une race non évoluée, qui a des prétentions d'autant plus grandes qu'elle manque de sens critique et surtout de mesure. C'est ainsi qu'une réaction était inévitable et qu'elle s'est produite avec la même violence que celle qui avait amené le régime démocratique dans ce pays de hobereaux.

Il est inutile d'essayer de ramener l'âme allemande au diapason de l'âme européenne. L'aryen de Germanie n'est qu'un mythe; toutes les théories officielles faites sur commande ne changeront pas un fait biologique. L'Allemagne du XXe siècle ressemble étrangement à quelques-unes de ces républiques sud-américaines où domine l'élément métis et où les ressorts de l'âme ne peuvent se comparer à ceux des Blancs purs. La population germanique n'est à tout prendre qu'un ramassis de métis, de métis blancs, mais de métis tout de même. Toutes les prétentions des docteurs du racisme ne changeront rien à ce fait.

André BOWMAN

D'une pension

(De HAVRE-ÉCLAIR du 26 octobre)

Nous avons raconté l'autre jour l'histoire de la vaisselle d'or offerte, pour le remerciement d'un important succès juridique, à Raymond Poincaré, et dont le Président avait dû, pour des raisons pécuniaires, se débarrasser durant son septennat.

Ceci afin de montrer combien la gloire si elle avait été favorable au « grand Lorrain » n'aurait pas amené avec elle, la fortune.

Aujourd'hui, il nous faut conter une autre anecdote qui, tout en corroborant la précédente, montre une fois de plus, que les puissants sont en vérité peu de chose lorsqu'ils ont affaire à l'Ad-mi-nis-tra-tion.

Il y a quelques années, le Parlement émut tout de même, de l'impécuniosité de l'homme qui avait consacré sa vie au service de la France.

Une rente viagère fut votée qui devait apporter une souhaitable aide au foyer de l'ancien président de la République.

Fort bien, direz-vous.

Mais attendez la fin.

Plusieurs mois après le vote de la pension, Raymond Poincaré n'avait encore rien touché.

Il était trop fier pour réclamer. Mais un de ses amis, au courant de l'affaire, fit une démarche au ministère des Finances.

Et il reçut des bureaux de la rue de Rivoli cette stupéfiante réponse : « L'intéressé n'a pas fait la demande régulière de délivrance d'un livret de pension. »

Ainsi, il fallait que le sauveur du franc qu'on avait tant célébré, qui lui était largement dû.

C'est le règlement, n'est-ce pas. Et les ronds de cuir qui veillent aux caisses du Louvre n'avaient pas à prendre une initiative pourtant bien naturelle de l'occurrence.

O sainte Administration sans qui les choses seraient trop simples; sans qui l'existence des assujettis à tes lois, serait monotone.

Tu triomphes en notre République où tant de bureaucraties Ubues, sont rois.

Et où, noble symbole, le Panthéon consacre la reconnaissance de la Patrie, à ses grands hommes.

Quand ils sont morts !

ARAMIS

Sagesse

(Du FIGARO du 21 octobre)

Dès le lendemain des funérailles du roi Alexandre, deux réunions de la plus grande importance se sont tenues à Belgrade. Celle des ministres des Affaires étrangères des Etats de la Petite Entente (Yougoslavie, Roumanie, Tchécoslovaquie); celle des ministres des Etats participant à l'Entente balkanique (Yougoslavie, Roumanie, Turquie, Grèce). Sans doute la Bulgarie n'était-elle pas représentée à cette dernière réunion puisque — pour des raisons que l'on comprend — elle n'a point donné son adhésion à l'Entente balkanique. Mais la présence du prince Cyril aux obsèques du roi Alexandre atteste assez — au lendemain même du voyage de Sofia qui avait marqué un progrès si décisif dans l'œuvre du rapprochement bulgare-yougoslave — que si la Bulgarie n'est pas signataire de la déclaration du 19 octobre, elle en approuve du moins, et pleinement, l'essentiel.

Le communiqué qui a été publié à la suite de ces réunions est en tous points parfait. Tout ce qui devait être dit est dit.

avec une netteté, une fermeté, une mesure, une sagesse, un sens politique qui font redigé. Quatre idées maîtresses s'en dégagent :

1° L'intangibilité du pacte de la Petite Entente et du pacte balkanique et des engagements contractuels qu'ils comportent;

2° La nécessité « pour tous les Etats sans exception, de collaborer dans un esprit pacifique, dans le calme » à l'établissement des responsabilités dans la série d'attentats qui ont ensanglanté l'Europe et dont celui qui a coûté la vie au roi Alexandre et à M. Barthou marque le point culminant, de façon à purger l'Europe de ces menées criminelles et à éviter, par une action internationale, le retour de ces catastrophes;

3° La volonté de faire tous les efforts compatibles avec les intérêts des Etats précités pour poursuivre la politique de coopération et de rapprochement qui s'amorçait au moment où le roi Alexandre et M. Barthou sont tombés;

4° La fidélité aux principes sans cesse exprimés par ces deux grandes victimes et qui sont : l'unité yougoslave, la solidarité de la Petite Entente et de l'Entente balkanique, le respect des frontières.

Ainsi, au moment où l'Europe vient de subir un choc qui aurait pu lui porter un coup mortel, il faut se féliciter que les hommes d'Etat ne se soient pas laissés guider par d'autres considérations que celles de leurs responsabilités supérieures. Une telle possession de soi, une telle largeur de vues, une telle sérénité sont réconfortantes. Il faut les souligner avec force car rien ne saurait mieux démentir cette campagne de fausses nouvelles que des misérables — qui sont à leur façon des « terroristes » dont il faudrait pouvoir aussi se débarrasser — n'hésitent pas à répandre pour servir Dieu soit quels intérêts ou quelle passions.

Wladimir D'ORMESSON

L'opinion de nos lecteurs

Monsieur l'administrateur,

Vous trouverez ci-joint un mandat-poste de \$1.75 pour un rabonnement de trois mois à votre journal.

Permettez-moi de saisir l'occasion pour vous dire combien j'apprécie L'ORDRE. Je connaissais déjà M. Olivier Asselin et ses excellents collaborateurs depuis quelques mois avant de les lire dans vos pages, et je suis heureux de vous dire que je n'ai pas regretté un seul instant la confiance qui m'avait fait prendre un premier abonnement de six mois.

On peut cependant trouver parfois l'ORDRE un peu excessif dans ses critiques et ses demandes, mais on se rappelle qu'il faut toujours demander plus pour avoir ce que l'on veut. L'ORDRE éclaire souvent ses lecteurs et il les porte toujours vers l'idéal.

Je termine en vous souhaitant longue vie et en vous demandant d'avoir bien l'obligeance de me faire parvenir la prime à laquelle mes abonnements me donnent droit.

C.-E. S.

Monsieur le directeur,

J'ai le plaisir de vous envoyer ci-joint mon chèque au montant de neuf dollars pour l'abonnement d'un an à votre journal, qui m'intéresse toujours de plus en plus.

Veillez me croire,

Votre lecteur assidu.

O. OLIVIER

Monsieur le directeur,

Veillez trouver sous pli mon chèque pour abonnement d'un an.

Je vous prie de continuer d'expédier par la poste votre journal à la même adresse.

Je suis heureux de féliciter votre directeur et ses collaborateurs pour l'unique exemple de courage maintenu que je connaisse ici.

Dr Albéric MARIN

Monsieur le directeur,

Ci-joint un chèque au montant de \$3.40 pour le renouvellement de mon abonnement à votre excellent journal. Je profite de l'occasion pour vous exprimer toute la satisfaction que j'éprouve à la lecture des articles de M. Olivier Asselin et de ses brillants collaborateurs.

J.-D. R., ptre

Monsieur le directeur,

J'accuse réception de Mon Encrier de Jules Fournier, comme prime d'abonnement renouvelé (six mois) à L'ORDRE.

Avec le retour de l'année intellectuelle, l'ORDRE, je le reconnais avec plaisir, semble reprendre l'intéressante vigueur qui le caractérisait avant les vacances.

Ses fidèles lecteurs, dont je m'honore d'être, n'ont pas lieu de s'en plaindre.

Croyez, Monsieur, à mon entière admiration pour l'œuvre nécessaire que vous accomplissez.

G. F.

Mon cher Asselin,

Il faut continuer le bon combat ! Ton journal est le fouet qui réveille les endormis et le tonique dont les amnésiques de la race ont grandement besoin. Depuis six mois je fais de l'ORDRE mon cordial du repas du soir.

Eugène-L. JALBERT

L'ORDRE est édité par les Editions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimée par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

REVUE DE LA PRESSE CANADIENNE

Natalité

Au BIEN PUBLIC, R. D. cite l'exemple de l'Italie où Mussolini invite chaque Italienne habitant à l'étranger à se rendre dans son pays aux frais de l'Etat pour y donner naissance à ses enfants. R. D. se demande si nous ne pourrions pas avoir une politique de natalité analogue à celle de l'Italie où la mère reçoit une prime de cinq cents lires à la naissance de chaque enfant de sexe masculin.

A-t-on songé que si cette politique s'était imposée chez nous il y a cinquante ans et s'était maintenue, nous serions aujourd'hui un peuple beaucoup plus redoutable ? A quel bon ? disent certains : nous avons assez de nullités; à quoi servirait de les multiplier ?

D'abord, si nous étions plus nombreux, si nous formions la moitié de la population totale du pays, peut-être prendrions-nous davantage conscience de notre valeur. La lutte qu'une minorité doit soutenir constamment contre les éléments adverses lasses, à la longue, les plus tenaces et les plus ardents. Il faut du répit; une minorité comme la nôtre n'en connaît pas. Elle s'use dans une lutte constante. Il serait facile de démontrer, à l'aide de statistiques, que les Canadiens-Français devraient constituer normalement la majorité de la population canadienne. L'émigration en masse et la baisse de la natalité, autant que l'effort du gouvernement fédéral pour peupler d'étrangers les provinces de l'ouest sont cause de notre minorité constante.

R. D. rappelle ici quelques faits tirés de son Histoire de la population canadienne-française, dont il parle en termes trop élogieux pour que je le cite, et ajoute :

Aujourd'hui, notre taux de natalité n'est plus en tête de la liste, et continue de baisser, bien qu'il soit encore plus élevé que celui des autres canadiens.

Chez nous comme ailleurs, il meurt chaque année un nombre de plus en plus grand de jeunes femmes, et il ne faut pas chercher longtemps avant de trouver dans l'origine du mal qui les emporte le désir de n'avoir pas d'enfants. Mais le problème pour nous s'aggrave du fait qu'il ne s'agit pas seulement d'un problème moral et social. La question prend un sens politique aigu, qui s'aggrave de jour en jour.

Question d'une gravité telle qu'on hésite à se prononcer quand on l'a étudiée de près et sérieusement.

Il y a à ce problème un aspect économique et social qui semble contredire le point de vue religieux, le moral et le politique. Faut-il condamner ou approuver la limitation des naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ? Il est entendu que l'Eglise ne saurait approuver la limitation par des procédés artificiels, c'est-à-dire par l'intervention. Mais les théologiens eux-mêmes commencent à se montrer moins rigoureux devant les conséquences économiques et sociales qu'entraînent les naissances ?

siennes, — je ne dis pas aux conseils malthusiens — indépendamment du parallélisme existant entre le pasteur de Rookery croyait avoir constaté entre la multiplication de l'espèce humaine et celle des subsistances.

Nous voici loin apparemment du cas particulier de la population canadienne-française et de l'article du BIEN PUBLIC. Pas tant que cela. Tout cela confirme les prévisions, qui d'ailleurs paraissent s'imposer pour ainsi dire a priori, qu'on ne peut guère espérer relever notre natalité et qu'on peut même difficilement espérer la maintenir à sa moyenne. Une politique de la natalité qui s'attacherait à relever le taux des naissances chez nous, serait selon toute vraisemblance, vouée à un échec, surtout tant que nous ne serons pas sortis de la crise actuelle. La politique de la natalité qui me paraît s'imposer à l'heure présente n'est pas celle qui chercherait à accroître le nombre des naissances, mais celle qui s'efforcerait de conserver les enfants qui naissent, celle qui s'emploierait à réduire notre mortalité infantile trop élevée et le taux excessif des décès de mères en couches; c'est encore celle qui tendrait à conserver nos adultes sains et forts après avoir sauvé les nourrissons en continuant de combattre certaines maladies, contagieuses ou non, qui sévissent chez nous plus qu'ailleurs. Nous avons déjà fait des progrès notables dans ce domaine. Il nous en reste à faire et c'est la meilleure politique démographique que nous puissions réclamer, du moins pendant la crise.

Un témoignage

Sur les relations entre quotidiens et hebdomadaires, C. M. note, au BIEN PUBLIC, que les quotidiens, la grande presse d'information surtout, ignorent systématiquement les hebdomadaires auxquels ils refusent même le modeste service de l'échange d'abonnements. Mais il ajoute :

Il y a cependant une exception qui nous cause un vif plaisir. Seul de tous les quotidiens montréalais l'« Ordre » cite quotidiennement les hebdomadaires dans sa revue de la presse. Seul l'« Ordre », dès ses débuts, a inscrit généreusement le nom de tous les hebdomadaires sur sa liste d'abonnés. Seul l'« Ordre » nous traite proprement. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour le reconnaître.

Fair Play ?

L'ILLUSTRATION attire l'attention de ses lecteurs sur une commémoration sans précédent faite dans l'Ouest canadien le jour anniversaire de la révolution soviétique.

A Blairmore, près de Lethbridge, Alberta, au cœur de la fameuse passe du Nid-de-Corbeau, les écoles ont chômé le 7 novembre. Ainsi en ont décidé le conseil municipal et la commission scolaire, pour honorer le 17e anniversaire de la révolution soviétique.

Jusqu'à plus ample informé, nous croyons que c'est la première fois en Amérique du nord que des autorités constituées rendent semblable hommage au communisme.

Le précédent ainsi posé impunément, on peut se demander ce qui viendra ensuite. Il est assez inquiétant que le ministre de l'Instruction publique, ou le Procureur général, ou le ministre des Affaires municipales — le responsable, quel qu'il soit — ait laissé passer semblable manifestation.

En attendant le reste, notons la date de la portée universelle de la révolution bolchevique. A Blairmore, on a implicitement proclamé que la Russie est la patrie spirituelle du prolétariat, et que ses fêtes nationales doivent être chômées par les Canadiens.

Remarquons le caractère officiel de cette commémoration, les écoles de l'Alberta étant des écoles d'Etat. Et cela se passe dans un pays qui n'a pas reconnu l'U.R.S.S. bien qu'il n'ait pas trouvé contradictoire de contribuer à l'admission des Républiques soviétiques à la Société des Nations.

Remarquons surtout que cette commémoration soviétique a eu lieu, avec l'autorisation ou du moins la tolérance des pouvoirs publics, dans une province où l'on s'opposerait à une demande de Canadiens catholiques, quelle que soit leur langue, d'avoir congé un jour de fête religieuse. Devant le fair play britannique, les sympathisants soviétiques sont plus heureux que les plus authentiques sujets de Sa Majesté le Roi d'Angleterre.

Notre directeur

L'ORDRE signalait l'autre jour à ses lecteurs l'anniversaire de naissance de son fondateur qui vient d'avoir soixante ans. A cette occasion, le SOLEIL reproduit intégralement l'article que M. Rex Desmarais consacre à M. Asselin dans la superbe revue vivante et si jeune revue québécoise VIVRE. Le confrère de Québec fait précéder sa reproduction de ces bienveillants commentaires :

Une note parue dans l'« Ordre » annonce l'entrée de M. Olivier Asselin, dans sa soixantième année. En activité de service, c'est l'un des doyens du journalisme français en Amérique. Ses anciens cama-

rades, témoins particulièrement intéressés sont heureux de constater que M. Asselin ne marque aucune fatigue intellectuelle ni le scepticisme que certains admirateurs lui trouvent. Lorsque la foi faillit, on ne met pas tant d'énergie et de dévouement à créer. Dans les initiatives on M. Asselin s'est engagé. Il mène de front l'étude économique et politique, l'entraînement éducationnel, et une utile expérimentation administrative. Sans connaître au juste ses déceptions et ses succès, nous estimons qu'il y a compensation. Nous croyons en la fécondité de l'exemple et de l'œuvre de cet artisan de la plume. Les importantes actions que M. Asselin recueille dans le camp de culture française, lui prouvent qu'on apprécie en haut lieu le magistère qu'il exerce avec une compétence reconnue. A l'occasion de l'anniversaire de ce jeune sexagénaire, nous reproduisons volontiers l'article que lui consacre la nouvelle revue canadienne « Vivre », dans son quatrième cahier.

Merci.

Le civisme

Il y a longtemps que M. Edouard Montpetit réclame l'enseignement du civisme dans les écoles. L'ILLUSTRATION revient sur ce sujet à propos des projets de rendre l'enseignement du chant obligatoire dans les écoles et voudrait remplacer cette innovation par l'enseignement du civisme.

Il paraît qu'on va rendre l'enseignement du chant obligatoire dans les écoles. C'est très beau et très bien. Nous croyons que le chant est le plus sûr des moyens d'éducation que le maître ait à sa disposition. Mais il n'est pas toujours de voix, pas toujours d'oreille et pour qui cet exercice représente une humiliation corvée. Mais là n'est point où nous voulons en venir.

Ne serait-il pas plus utile d'apprendre aux enfants le civisme ? Dans tous les pays, il existe des manuels d'enseignement civique qui ont cours dans toutes les écoles et devoirs du citoyen, rudiments de sociologie, notions d'économie politique y sont enseignés à la manière du catéchisme. Au besoin, on écoute d'autres matières auxquelles on consacre parfois trop de temps et l'on introduit l'enseignement civique au programme.

Nous manquons de patriotisme raisonné, pensé, vivant. L'électoratisme nous a pourris. Nous n'avons pas d'esprit public. Nous sommes des peureux, des paresseux et des gens sans ambition. Notre représentation parlementaire est au-dessous de tout. Ce n'est pas un manuel de civisme qui nous changera du jour au lendemain, mais il ne fera assurément pas de mal aux générations qui poussent.

Qu'en pensez-vous, M. David ?

L'enseignement du chant et celui du civisme ne sont pas incompatibles. Mais je suis d'accord avec mon confrère pour trouver que le dernier est plus important que le premier. On a vu par les conférences de M. Etton combien le civisme intéresse notre public. Il faut créer cet enseignement. Mais il ne suffirait pas d'un manuel, même excellent, confié à l'instituteur ordinaire qui serait chargé de cet enseignement comme du reste. Pour cela comme pour certaines matières spéciales, il faut des professeurs spécialisés. On en a déjà pour le dessin. Pourquoi pas aussi pour le civisme, le chant ou plutôt les éléments de la musique, l'élocution ?

La Survivance

Cet hebdomadaire d'expression française de la province d'Alberta vient d'être dans sa septième année. Il se maintient vaillamment malgré la crise et soutient avec énergie la cause des Canadiens-Français dans cette province où, comme le signale l'ILLUSTRATION dans un article commenté sous cette rubrique, les sympathisants communistes sont traités avec plus d'égards que nos compatriotes. Cette province est d'ailleurs activement remuée par la propagande communiste que la SURVIVANCE démasque et dénonce presque à chaque livraison. Ce journal fait à l'œuvre utile, salutaire, dans de bien pénibles conditions. Nos meilleurs vœux à l'occasion de cet anniversaire.

Georges LANGLOIS

L'« Action Catholique » et « Vivre »

E. B., de l'ACTION CATHOLIQUE, a répondu vendredi dernier, dans un entrefilet insignifiant et sans nommer personne, à mon article de la veille sur l'attitude prise par son journal vis-à-vis de VIVRE.

Il me reproche d'abord d'avoir mal compris la conférence du cardinal Villeneuve. Je me demande s'il existe un terme assez violent pour qualifier cette audace. Quand elle a commenté cette même conférence, l'ACTION CATHOLIQUE n'a-t-elle pas ignoré de parti pris le long passage que Son Eminence avait consacré à VIVRE ? Ce n'est vraiment pas à E.-L. d'attaquer l'interprétation que j'en ai donnée. Et n'est-ce pas ici l'occasion de rappeler la substitution, par un rédacteur de l'ACTION CATHOLIQUE, du nom du docteur Rousseau, de Québec, à celui du Frère Marie-Victorin, dans le texte de la conférence du cardinal Villeneuve : L'Université, école de haut savoir ?

Pour ce qui est de l'indécence de nos affiches, j'ignorais jusqu'à hier que le cardinal Villeneuve eût lui-même désapprouvé cette publicité. Je retire donc ce que j'ai dit sur ce sujet dans mon article de la semaine dernière. Le délayé et la bêtise du collaborateur anonyme de l'ACTION CATHOLIQUE qui a taxé VIVRE d'immoralité n'en reste pas moins démontrées. Le texte de l'abbé Groulx et celui de S.E. le cardinal Villeneuve constituent des témoignages réconfortants. M. L'Heureux n'en tient aucun compte, mais on ne saurait les récuser sans se rendre ridicule.

Gérard DAGENAIS

Les clartés de M. Poincaré

On sait que Raymond Poincaré était le type du républicain doctrinaire. Au FIGARO, M. René Lara rapporte à son sujet le trait suivant :

« Lorsque le mal qui devait l'emporter eut frappé ce robuste travailleur, le projetait encore des clartés surprenantes sur la situation européenne : il voyait avec appréhension les dangers extérieurs s'accroître en face du désordre que créait l'après guerre des partis. »

« — Maintenant que j'ai hélas !

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

L'assassinat du président Carnot (1)

(Du FIGARO)

Il y avait là Puvion de Chavannes, Ambroise Thomas, Saint-Saëns, Bartholdi; Brunetière représentait les lettres ou bien le professorat. Le président Carnot leur souriait dans sa barbe, heureux de les voir réunis à sa table. C'était un mercredi et le 20 juin 1894.

— Vous serez à Lyon, dimanche? demande-t-il à l'un d'eux. Ce sera très beau, paraît-il.

Car il se fait une fête d'aller visiter l'exposition; ce sera sans doute son dernier voyage officiel avant les élections présidentielles. Ce voyage, il a été préparé soigneusement; le colonel Chamoin, de la maison militaire, en arrête les derniers détails avec le préfet du Rhône, M. Rivaud.

Une seule personne est inquiète, c'est Mme Carnot. Le président relève de maladie, ces cérémonies officielles sont éreintantes, et elle craint pour sa santé. Alors elle se décide à écrire au maire de Lyon, le docteur Gailleton:

« Vous êtes médecin, lui dit-elle. Permettez-moi de vous recommander mon mari qui, l'an dernier, a été très fatigué à la suite de voyages où on l'a surmené. Je vous prie, en grâce, de veiller à ce qu'il n'ait pas trop à marcher et à ce qu'il ne reste debout que deux heures au plus par jour. »

Mais justement le programme est arrêté de telle sorte que le président n'aura guère à quitter sa voiture. Tout est donc pour le mieux.

A l'autre bout de la France, à l'heure où M. Gailleton reçoit cette lettre, l'ouvrier boulanger Caserio se prend de bec avec son patron Viala. Celui-ci a été bon pour lui depuis son arrivée à Cette, mais maintenant en voilà assez:

— Tu t'en iras à la fin du mois!

— Non, tout de suite, grince l'Italien furieux.

— Eh bien! tout de suite...

Le temps de fouiller dans sa caisse, de compter quelques pièces — Tu as ton compte? Rien à réclamer? — et Viala lui montre la porte. Caserio coiffe sa casquette, on fond de sa poche fait sauter dans le creux de sa main les vingt-quatre francs qui constituent sa fortune, et sort, sans retourner la tête.

Le voilà rue Gambetta, sifflant entre ses dents la *Ravachole* et musant aux devanures, et soudain, comme il l'a fait tant de fois, il s'immobilise à l'étalage du coutelier Guillaume Vaux: le beau couteau...

Dans sa poche droite, ses doigts machinalement comptent les pièces...

Le beau couteau! Il a un manche de cuivre et sa lame étincelle.

— Combien?

— Cinq francs, répond le marchand.

La grosse pièce de cent sous roulé sur le comptoir, la lame disparaît dans une gaine de velours bleu.

— Merci, fait l'homme en touchant sa casquette.

C'est l'heure à peu près où le président Carnot se met à table dans son train qui est du côté de Sens. 23 juin, un samedi...

— Où vas-tu? demande à Caserio un de ses amis.

— A Lyon.

Et il prend le train pour Montpellier, seulement il a réfléchi qu'il irait en deux fois et son billet n'est que pour Montbazin.

Le sort en est jeté. Chaque tour de roue rapproche maintenant ces deux trains.

A l'heure où en gare de Dijon le président embrasse sa petite-fille, en gare de Montbazin l'anarchiste prend un billet pour Montpellier. A l'heure où à Mâcon le président accueille le préfet du Rhône venu à sa rencontre, Caserio descend du train à Montpellier. A l'heure — 11 h. 23 — où Carnot, la tête fatiguée d'acclamations, dans le fracas des fanfares et la clarté des flambeaux rentre à la préfecture, l'Italien monte dans le train d'Avignon.

Dans son compartiment de troisième, il fait route avec deux gendarmes bien braves, ma foi, et qui lui confirment que le train ne va que jusqu'à Tarascon.

— Alors? Alors, il y a l'express, mais l'express n'a que des premières. Il faut payer un supplément si l'on est pressé.

A Tarascon, Caserio se renseigne: vingt sous de supplément, il peut les donner. Et les voyageurs de première, dans le compartiment bondé où il doit rester debout, n'ont plus envie de dormir en cette inquiétante compagnie et observent du coin de l'œil le drôle de compagnon que leur confie la gare de Tarascon.

Avignon.

— Lyon? Quatre heures dix.

— Combien, en troisième?

— Onze francs cinquante...

Hors de la gare, sur la petite place, il cherche un banc où s'allonger. Quand il se réveille, il va acheter un petit pain de deux sous. Une fois de plus, alors, il compte les pièces dans sa poche: douze francs.

Il lui restera cinquante centimes, une fois son billet pris. Ce n'est pas possible... Alors, il réfléchit. Jadis il est passé à Vienne:

— Vienne, en troisième, c'est combien?

— Neuf francs quatre-vingts...

Et voilà, le tour est joué. Vienne n'est pas si loin de Lyon, il marche bien, il ira donc à pied. Et au moins il lui restera de quoi manger et fumer, surtout fumer. Rassuré, à l'aube de ce dimanche 24 juin, il se dirige sur la dure banquette de son compartiment.

Il a dormi. A une station il a acheté le *Lyon Républicain* qui donne en détail tout le programme de la journée. Il est dix heures; à ce moment, à l'hôtel de la préfecture, à

Lyon, le président et Mgr Coullié échangent aimablement des compliments acides.

Casario, rêveur, calcule l'heure de son arrivée, relit son journal. C'est à six heures ce soir qu'a lieu le banquet au Palais du Commerce, il peut certainement arriver à temps.

A Vienne, il regarde la plaque indicatrice: « Lyon-Bellecour, 29 kilomètres ». Il roule une cigarette et, d'un bon pas, prend la route. Le président quitte la préfecture pour gagner le parc de la Tête d'Or, il est en voiture et le docteur Gailleton veille à ce qu'il ne se fatigue pas.

La route est belle. Casario marche d'un bon pas. A une dizaine de kilomètres de Vienne, deux hommes l'interpellent, lui demandent le chemin d'un village. Il ne le connaît pas, est-ce qu'il est du pays? Et il répond: — Je vais à Lyon. Tout ce que je sais, c'est que je suis sur la route de Lyon.

Des kilomètres. Le soleil tape dur. Une maison au bord de la route, un vieux qui arrose ses fleurs...

— Elle est toute fraîche! N'en buvez pas trop... Tout en sueur, comme vous êtes, vous attraperez du mal.

— Merci.

Cuirassiers, fanfares de trompettes, acclamations. La journée est longue pour le président, et il est tout de même fatigué. A l'heure où il entre au Palais du Commerce, Casario commence à s'orienter dans Lyon. Il sait qu'il lui faut passer un pont. Ah! et puis il demandera sa route!

Il arrive devant le Palais du Commerce et cherche tout de suite à savoir par où le président passera pour se rendre au théâtre; à la table d'honneur, Carnot se lève pour prendre la parole.

Casario a trouvé: il n'a eu qu'à écouter les badauds. Dès que le banquet sera fini, le président montera en voiture pour aller voir *Andromaque*. A côté de l'Italien, un renseigné, comme il y en a toujours dans ces foules, donne des détails. Il explique que le président est toujours à la place d'honneur et que dans la voiture, la place d'honneur est comme partout à droite. Casario constate alors qu'il est placé à gauche sur le parcours du cortège.

Dans la salle de banquet, Carnot parle toujours:

— Dans notre France, il n'est plus de parti, un seul cœur bat dans toutes les poitrines.

— Tout est manqué, se dit Casario, il faut que je traverse.

Alors il commence à jouer des coudes et des épaules, mais la foule proteste. Soudain les agents font écarter les gens pour faire passer une voiture; derrière elle, l'Italien peut changer de trottoir.

— C'est dans cet espoir que je lève mon verre...

La *Marseillaise* éclate; des hurlements d'enthousiasme, un grand hurlement de cavalerie; les lourds remous de la foule derrière les barrières...

— Laissez-moi passer, supplie Casario.

— Vive Carnot! Vive la République! Vive l'armée!

Dans le landau, à côté du préfet, le président souriant salue la foule d'un geste automatique. Aux portières, les grands chevaux des cuirassiers le masquent en partie, alors il demande aux officiers:

— Ecoutez-vous un peu, je ne vois rien...

Il voit maintenant. Il voit tous ces bras qui s'agitent, toutes ces bouches qui rient. Il voit cet homme qui franchit le barrage, la main à la poche du veston, brandit un papier, saute sur le marchepied...

Le couteau à manche de cuivre s'abat à fond à travers le grand cordon. Le président, les yeux agrandis, regarde de tout près l'inconnu qui, presque tout bas, lui crache un:

— Vive la Révolution!

Cet homme sombre, sale, dont il sent l'halène sur sa figure... Carnot a un geste comme de dégoût:

— Oh! cet homme!

— Vive l'anarchie! répond l'homme.

Et il chancelle sous le poing du préfet, il va tomber, il tombe, se relève, court devant les chevaux de l'escorte.

— C'est lui! C'est lui! Lâ-bas! Arrêtez-le!

Le général Voisin, droit dans la voiture, crie à pleins poulmons, montre l'homme du doigt, pendant que Carnot, livide, se renverse sur les coussins et que son grand cordon rouge semble s'agrandir sur son gilet blanc.

La voiture part au galop dans le scintillement des cuirassiers. Sur son passage, des acclamations formidables s'élèvent. Autour de l'assassin, une nuée d'agents et de gendarmes s'affairent.

— Vive Carnot!

Le maire, qui est médecin, est déjà fixé et navré, contemple le moribond. Si on pouvait faire taire tous ces gens...

A la préfecture on s'empresse, on couche le président, on cisaille la chemise, l'habit. Ils sont là tous, les plus grands professeurs de Lyon, ils regardent la blessure, et puis ils se regardent...

Le général Borius, qui a compris, se précipite au téléphone. Mgr Coullié arrive. Le mourant a un sursaut. Il appelle:

— Chamoin!

Le colonel s'approche, et un docteur très doucement murmure:

— Il est là, et tous vos amis...

Au poste de police, menottes aux poings, debout contre le mur, l'assassin ensanglanté, tout tuméfié, crachant ses dents, à tous les pourquois? qui s'abattent sur lui, ne trouve qu'une réponse:

— Parce que c'était un tyran!

(1) Max FRANTZ: Caserio, Paris, Emile Paul.

Georges GIRARD

Les origines des bandes macédoniennes

Grandeur et décadence des terroristes comitadjis Un attentat contre le régent Alexandre en 1917

Après l'arrestation de Malny, tout porte à croire que l'instruction de l'affaire du double assassinat de Marseille est sur le point de se terminer en ce qui concerne la véritable identité des terroristes. Les empreintes digitales du prétendu Kalemén, de Sofia, montrent qu'il est la seule et même personne que l'ancien lieutenant et chauffeur du fameux chef des comitadjis macédoniens: Ivan Michailoff.

Les origines des bandes comitadjis

Peu de personnes savent que le mouvement des comitadjis doit ses origines à la fameuse organisation terroriste de « la Main Noire », qui provient elle-même de Narodna Odrbrana. La Narodna Odrbrana, dont on a tant parlé au temps et après l'attentat de Serajevo, glissait de plus en plus vers l'aile gauche du mouvement qui s'appelait « l'Union ou la Mort », ou simplement « la Main Noire ». A la veille des guerres balkaniques déjà, le chef de « la Main Noire », un certain Milan Vasic, commençait à jouer un rôle de plus en plus prédominant au sein de la Narodna Odrbrana. C'est lui qui, d'autre part, a orienté ce mouvement vers les questions macédoniennes et a organisé les premiers comitadjis pour la délivrance de certains territoires serbes, bulgares ou macédoniens, du jour turc. Toutes ces organisations, la Narodna Odrbrana, la Main Noire, les Comitadjis, étaient pour la Serbie au début et pour l'idée panslave ou yougoslave. On sait par exemple que Gabrenovic, un des accusés de l'attentat de Serajevo, prétendait avoir reçu des bombes et des revolvers du major Tankosic, chef des comitadjis.

Trotsky et la Main Noire

Curieux détail que l'on a oublié aujourd'hui! Toutes ces bandes étaient avant la guerre en rapport constant avec les révolutionnaires russes émigrés. Ainsi Vladimir Gaciovic, un herzégovinois et ami personnel de l'archiduc François-Ferdinand, fut le chef de la jeunesse révolutionnaire nationale bosniaque; il se rendit plusieurs fois en Suisse où il fit la connaissance de Trotsky et du futur commissaire du peuple à l'Instruction publique et aux Beaux-Arts, Lunatcharsky. D'ailleurs, au cours du procès de Serajevo, il a avoué lui-même avoir été un adepte de plusieurs révolutionnaires russes, un lecteur assidu des œuvres de Bakounine, et qu'il croyait qu'une révolution russe entraînerait en même temps la délivrance de tous les Yougoslaves.

La Main Noire contre le régent Alexandre

En quelques années tous ces mouvements, au début favorables à Belgrade et à l'idée dynastique, se sont tournés contre la politique officielle de la Serbie. On a reproché surtout au vieux président du conseil, Pachitch, de poursuivre une politique trop prudente, et dès le jour où le prince Alexandre, qui est devenu plus tard régent, puis roi, a commencé à prendre une part active dans la politique Serbe, ces reproches lui furent également adressés.

L'alliance entre la Main Noire et les Comitadjis

Milan Vasic, fondateur du mouvement comitadjis, qui fut d'abord commandant dans l'armée serbe, s'éloigna de plus en plus de la politique trop « académique » de la Narodna Odrbrana. Son idée était d'entraîner la Serbie dans un conflit. Toutefois, lors de la première guerre balkanique, il fut un des premiers à y participer à la tête d'une légion de comitadjis et mourut à l'ennemi, le 27 juin 1913. Sa mort n'a fait que renforcer les liens d'alliance entre le mouvement panslave et le mouvement macédonien qui, dès la conclusion de la paix, s'est mis à rechercher un prétexte pour déclencher un nouveau conflit. Mais durant la guerre les extrémistes de « la Main Noire » et des Comitadjis demeuraient mécontents de l'attitude de la Serbie, qui a toujours tardé à reconnaître légalement ces organisations.

Un attentat contre le régent Alexandre en 1917

Après la mort de Vasic, c'est un nommé Dimitrijevic qui s'est mis à la tête des mécontents. Il a élaboré, d'accord avec la Main Noire, un nouveau plan pour tuer les uns après les autres presque tous les chefs d'Etats de l'Europe centrale, occidentale et orientale, pour provoquer ainsi des troubles intérieurs, peut-être des révolutions, mais qui donneraient l'occasion de réaliser le rêve: l'union de tous les Slaves sous l'égide d'une Russie révolutionnaire. Il a voulu assassiner ou faire tuer le roi Nicolas de Monténégro, Ferdinand de Bulgarie, Constantin de Grèce, Victor Emmanuel d'Italie et même Guillaume II, et avant tout le régent Alexandre. Ses projets étaient déjà connus au temps de l'attentat de Serajevo, et on dit que Guillaume II, qui devait primitivement assister aux obsèques de François Ferdinand, renonça à s'y rendre par crainte d'un attentat de la part de Dimitrijevic. Toutefois l'organisation de « la Main Noire » a continué, et en pleine guerre, sur le front de Salonique, on a découvert un complot contre le régent Alexandre de Serbie. Dimitrijevic fut arrêté et fusillé 24 heures après.

L'attitude de Michailoff

Quinze ans sont passés et la Serbie agrandie et devenue Yougoslavie se trouvait en face des mêmes mécontents qui, à la veille de la guerre et pendant les hostilités, menaçaient déjà sa sécurité et celle de la famille royale.

On ne connaît que trop le mouvement macédonien qui, mécontent des traités de paix, rêvait d'un vaste empire comprenant plusieurs provinces balkaniques et des régions frontalières de la Yougoslavie.

C'est en 1930, environ un an après la suspension de la constitution par le roi de Yougoslavie, et quand la plupart des chefs de l'opposition croate se furent réfugiés à l'étranger, que Michailoff commença à rechercher une entente possible avec les autres ennemis du régime de la Yougoslavie. Par une curieuse ironie du sort, juste après la réconciliation bulgare-yougoslave et la libération des régions macédoniennes, quand il semblait que ce problème litigieux des Balkans était en train de disparaître, pour toujours, le criminel attentat de Marseille remet cette question à l'actualité. Mais ceux qui sont au courant de la mentalité exacte de la population bulgare et macédonienne, lasse de ses rêves d'aventures et qui accueilleraient avec sympathie les projets des rois Boris et Alexandre, espèrent que cet acte n'empêchera pas la pacification de l'Europe balkanique et la meilleure compréhension de ces deux peuples, au fond de la même race et de mentalité similaire.

Jean GODEFROY

(Tous droits réservés par l'A. L. I. Reproduction, même partielle, interdite.)

Le dictionnaire encyclopédique Quillet

(Du JOURNAL DE GENÈVE)

Anatole France disait à propos des dictionnaires: « J'ai la folie de ces livres-là. Je me suis bien souvent surpris à faire l'école buissonnière dans quelque grand dictionnaire touffu comme une forêt. C'est que les mots sont des images. Tous les autres livres sont là-dedans: il ne s'agit plus que de les en tirer. »

N'est-ce pas l'*Encyclopédie*, apothéose de la civilisation, des sciences, des arts et de l'industrie, qui convoquent définitivement l'homme de sa puissance individuelle et collective, qui lui donna en sa raison une confiance souvent excessive et à la société cette somme d'opinions, de solutions, de plans, d'espoirs qui la précipitent vers les aventures que l'on sait?

On a publié de notre temps, de fort utiles dictionnaires. Mais depuis la *Grande Encyclopédie*, qui a quelque quarante ans d'existence, aucun n'a visé à jouer exactement le rôle d'instructeur humain et vivant. Or, quarante ans, cela représente dans l'arbre des connaissances beaucoup de bois mort et de pousses nouvelles.

Voilà ce qui a conduit M. Aristide Quillet, l'actif éditeur français, à concevoir un ouvrage « qui fût autre chose qu'un assemblage de mots, aride, désuet... un ouvrage nouveau de réalités concrètes, donnant le minimum de choses superflues et le maximum de documentation. »

Vous trouverez dans ces volumes richement illustrés (1) des vues d'ensemble, de synthèse, capables de donner à l'esprit l'habitude de la concision. En notre époque de vitesse et de spécialisation, on perd son temps, soit à parler pour ne rien dire, soit à se perdre dans une foule de livres techniques pour chercher ce qu'on devrait dire. Tous, tant que nous sommes, nous manquons de connaissances générales. L'un

(1) Paris, Librairie Aristide Quillet. Les trois premiers volumes, de A à K, viennent de paraître, les trois derniers paraîtront au début de 1935.

Terre d'espérance et de fidélité

Canada français 1934

VIII

L'habit vert

(SUITE)

(Du JOURNAL DE ROUEN du 17 octobre)

Le premier écrivain que je rencontrai fut, à Québec, Jean-Charles Harvey. Plusieurs fois déjà, son nom m'avait été donné et plusieurs fois encore, jusqu'au départ, on m'en parla. Je l'abordai avec d'autant plus de curiosité que je savais qu'il faisait figure de « forte tête », de personnalité très marquée, dont la chronique et le cancanage s'étaient récemment occupés, et qu'il était présentement un peu seul contre l'adversité. Je le vis à deux ou trois reprises et il voulut bien lui-même me raconter le scandale dont il avait été la cause au mois d'avril et dont il subissait encore les dures conséquences.

Journaliste depuis 1915, à Montréal, puis à Québec où il était devenu rédacteur en chef du *SOLEIL*, Jean-Charles Harvey avait publié un roman, *Marcel Fauré*, des *Pages de critique*, et un recueil de contes, *L'Homme qui va*, lequel lui valut le prix David — un prix officiel de 1,700 dollars dont l'importance n'est pas seulement pécuniaire — quand il fit paraître un nouveau roman, *Les Demi-civilisés*.

Il y peignait le milieu bourgeois de Québec non pour le louer, mais pour y dénoncer quelques hypocrisies et quelques craquements, en y mêlant de l'amertume personnelle. La satire ne s'y camouflait pas. On chercha aussitôt les clefs; on en trouva (on en trouve toujours), on mit des noms connus sur les personnages du livre, on protesta, on malmena l'auteur. L'archevêché intervint officiellement et *Les Demi-civilisés* eurent les honneurs de la chaire chrétienne: il était défendu aux fidèles de le lire. Jean-Charles Harvey dut déclarer qu'il retirait le roman de la circulation et le *SOLEIL* dut le congédier. Cinq mois banni en quelque sorte de la vie sociale, ouvertement ou moins, M. Harvey vient de voir se lever à demi l'interdiction terrible — plus terrible que son malheureux bouquin vraiment — qui le poursuivait: un journal récent de Québec m'apprend qu'il est nommé statisticien de la province.

Cette aventure qu'il nous est difficile, à nous qui vivons dans une autre atmosphère, d'apprécier avec justice, prise sous l'angle le plus profane, révèle une contrainte peu propice à l'épanouissement littéraire. Non, bien sûr, qu'il n'y ait de littérature qu'autant qu'on dise tout et d'œuvre d'art qu'autant qu'elle soit révolutionnaire ou pornographique, mais il faut à l'écrivain le plus moral, le plus probe, une certaine marge où se mouvoir, une certaine ambiance de liberté où rien ne l'arrête d'abord que sa conscience, où il n'ait de comptes à rendre qu'à lui-même. La création littéraire ne supporte pas d'être trop rigoureusement astreinte; elle est alors essouffée, artificielle et du plus insipide conformisme. Et l'inspiration bridée, craintive, méfiante, est bientôt tarie.

Il n'y aura de littérature franco-canadienne vraiment importante qu'autant qu'elle sera dégagée. Plus aérée, plus ouverte, plus riche, elle aura plus de force, démonstrative d'ailleurs et pourra servir mieux — si l'on tient qu'elle serve et je crois, en effet, que la littérature doit servir la Vérité — les causes qu'on prétend aujourd'hui protéger contre elle.

Je n'ai pas vu que Jean-Charles Harvey. A Trois-Rivières, j'ai rencontré un jeune journaliste, Raymond Douville, auteur de *La Vie aventureuse d'Arthur Buies*, qu'assiste au *Bien Public*, une feuille hebdomadaire très bien conçue, un plus jeune que lui encore, Clément Marchand, dont les premiers essais poétiques et littéraires témoignent d'un esprit attentif aux idées et d'une plume facile. A Ottawa surtout j'ai pu bavarder longuement avec Pierre Daviault. J'ai recueilli de ces charmants confrères, les noms des principaux écrivains actuels du Canada français — les poètes Paul Morin, Robert Choquette, Alfred Desrosiers, Jovette Bernier...; les historiens Jean Bruchési, l'abbé Groulx, Georges Langlois...; les critiques Louis Dantin, Séraphin Marion, Maurice Hébert, Albert Pelletier...; les romanciers Claude-Henri Grignon, Donald Frémont, Harry Bernard, Léo-Pol Desrosiers, Robert de Roquette... — j'ai recueilli aussi les titres de leurs œuvres, mais cette énumération serait ici fastidieuse et ne signifierait rien. J'aime mieux relever sur mes notes les traits que Daviault, en particulier, m'a indiqués comme étant ceux de la littérature canadienne d'aujourd'hui.

Les jeunes écrivains français du Canada sont dispersés et solitaires: pas de groupes, pas d'écoles ni de chapelles. Pas de chefs de files, non plus (voici revenir ce « pas de maîtres » que j'ai plusieurs fois déjà répété), pas de doctrine ni de buts très précis. Seulement peut-être, et sans qu'il soit exactement formulé, un état d'esprit commun: un souci d'art. « Notre littérature, me dit-on, obéit trop souvent encore à des considérations patriotiques, moralisatrices ou éducationnelles (sic). Elle songe trop à prêcher des lieux communs que quelques adjectifs — patriotique, éducatif, moral — reviennent avec une fréquence convenable et l'auteur croit avoir fait une œuvre suffisante. »

Les jeunes réagissent contre cette manière de concevoir le métier d'écrivain: l'art doit trouver sa fin en soi, la littérature ne doit pas viser à être utile. Ce débat assurément n'est pas nouveau, au moins pour le vieux monde. Il s'est exprimé au Canada une première fois dans la querelle de l'exotisme et du régionalisme à l'instigation d'une revue, le *Nigori*, et les positions prises furent de part et d'autre excessives; le sens même des mots exotique

et régionaliste fut abusivement étendu, puis un prétendant signifier l'émancipation, l'affranchissement de l'artiste et l'autre la soumission exclusive aux plus étroites traditions intellectuelles et morales du pays.

La génération présente s'efforce de faire la part des choses: l'art certes, mais attaché à la vie. D'où une prédilection pour le roman, le roman romanesque et vivant et non pas le roman dissertation dont une faible intrigue, pauvrement imaginée et mal traitée, fait ressortir les intentions précheuses. Le théâtre, jusque là inexistant, les biographies dites romancées (et qui prétendent justement rendre à une vie d'homme toute sa réalité humaine préférée à l'empalement de l'histoire) sont l'objet de tentatives de jeunes fort encourageantes.

Encouragées, elles ne le sont guère. Si les écrivains, récemment encore, devaient se charger eux-mêmes de la publication et de la vente de leurs livres, ils peuvent aujourd'hui trouver au moins un éditeur, un seul, dont l'effort et les risques méritent une double récompense: de bons auteurs et de bons acheteurs. L'information littéraire, qui a pris chez nous, une telle place et qui entretient un climat favorable aux lettres, est nulle au Canada. La critique, dans les très rares journaux qui lui prêtent hospitalité, est souvent comprise et rédigée de telle sorte qu'elle déconcerte les auteurs. Pas de revues importantes pour accueillir ces derniers, faute de lecteurs assez nombreux et assez réguliers pour les suivre — et faute d'auteurs aussi, m'assure Jean-Charles Harvey pour alimenter ces revues d'articles constants. Une pareille atmosphère n'est pas propice à l'éclosion de grandes œuvres.

La matière est magnifique cependant, une matière proprement canadienne, si caractérisée et si neuve encore (qu'un Louis Hémon, qui n'est pas Canadien, a prospectée): ce pays prodigieux, ces hommes robustes et cette âme simple — à laquelle il ne suffira peut-être plus d'être simple pour continuer d'être sauvée.

R.-G. NOBECOURT

A SUIVRE

La balance commerciale en Allemagne

La balance du commerce extérieur de l'Allemagne en septembre est de nouveau passive. Les importations s'élèvent à 352 millions de marks, les exportations à 350 millions. Le volume des échanges extérieurs a légèrement augmenté, aussi bien pour l'importation, qui a passé de 342 millions en août à 352 millions en septembre, que pour l'exportation, qui s'élève en septembre à 350 millions de marks contre 339 millions en août.

Fait curieux à noter: l'Allemagne a importé en septembre pour 75 millions de produits finis, c'est-à-dire environ 20 millions de plus que la moyenne mensuelle de 1933 et 11 millions de plus qu'en août 1934. Les exportations allemandes à destination de l'Europe ont en général légèrement augmenté, en particulier les exportations allemandes en France, en Tchécoslovaquie et en Hollande; les exportations à destination de l'Italie ont diminué. Les importations allemandes venant des pays d'outre-mer ont diminué sensiblement.

La population de Moscou

La presse de l'U.R.S.S. publie une statistique curieuse sur la population de Moscou. En 1913, cette ville possédait 1,665,800 habitants. La guerre et la révolution firent descendre ce chiffre à 1,278,400 vers 1920. Depuis cette date, la croissance de Moscou, devenue capitale, fut impressionnante. En 1925, toutes les pertes cruelles des années révolutionnaires étaient déjà compensées et, le 1er janvier 1934, la population avait atteint le total de 3,613,400 habitants, soit plus du double du chiffre d'avant la guerre. Le nombre des ouvriers et des employés est passé de 556,500 en 1926 à 1,473,300. Quant aux étudiants des divers établissements d'enseignement supérieur, ils sont au nombre de 89,000.

« Votre téléphone a la valeur que vous lui donnez. »

COMBIEN vaut une minute? Personne ne le sait, car elle peut valoir tout au monde. Le téléphone ajoute nombre de minutes à votre existence de tous les jours. Sa valeur ne s'apprécie pas en dollars, car il vaut ce que vaut le temps.

Marie Noël

Texte d'une causerie prononcée par Mlle Annette Doré, le 30 octobre, devant la Société d'Etudes et de Conférences

TAINÉ, dans sa *Philosophie de l'art*, expose avec un si rare bonheur sa théorie du milieu, qu'évoquant la Grèce et sa lumière dorée, l'éclat de ses falaises, la fantaisie de ses rives et l'harmonieuse force de ses éphèbes, on vient à croire avec lui que c'est spontanément et de toute cette beauté éparsée que naquirent les génies immortels de l'Hellade. Mais cette théorie, toute poétique et séduisante qu'elle est, n'est au fond qu'un étroit déterminisme. Cela suffirait à nous la rendre suspecte s'il ne fallait s'en méfier par principe, à cause des excuses trop faciles qu'elle offre à nos déficiences et à nos pauvretés. S'il est donc faux d'établir que l'artiste soit fatalement le produit de son milieu, ne peut-on cependant voir en lui une sorte de synthèse idéale du monde qui l'environne? De par sa nature même, harpe éolienne suspendue aux limites du réel, il vibre à tout ce qui flotte d'immatérielle beauté dans la lumière, le son, les rythmes et les formes. Tout occupé du beau, ce témoignage de l'Eternel dans le temps, il perçoit la permanence là où le commun des êtres ne voit que le quotidien et passager. « Il recompose, dit Maritain, tel qu'en lui-même la poésie le change, un monde plus réel que le réel offert aux sens. » C'est pourquoi, ayant à parler d'un artiste ou d'un poète, on peut avec quelque raison évoquer d'abord son pays et sa ville. Au long des routes, les paysages qui l'ont ému ou charmé nous rendent un peu de son âme, en marquant les traits sans pour cela limiter aux bornes d'une contrée ce qui de sa nature participe de l'universel.

La Bourgogne, où naquit Marie Noël, est une des plus vieilles provinces de France : la voie romaine la traversait et elle a vu, après les légions, les foules des grands pèlerins allant vers Compostelle. Elle a été, dès son origine, un chemin de passage entre le Nord et le Midi, et les tendances des races méridionales et nordiques semblent s'être fondues en elle. Ainsi s'est composée sa nature où s'accroissent les dons les plus opposés. Patrie de saint Bernard, de Bossuet, de Lacordaire, de sainte Chantal et de sa rieuse petite-fille Madame de Sévigné, à côté de ses orateurs, de ses logiciens et de ses mystiques vit Piron, philosophe égrillard, Lamartine et Rameau, Greuze et Rude, son lyrisme, sa grâce et sa force, tout cela soumis à un sens très juste de la vie, de l'équilibre et de la mesure. Situé dans le prolongement du Massif central vers le nord-est, le pays, divers comme les hommes, alterne les combes fleuries et les coteaux couverts de vigne où les pampres mûrs mettent à l'automne des tons d'amarante et de pierre de lune. Une foule de petites rivières capricieuses dévalent des hauteurs et promènent à travers champs le reflet du ciel clair tandis que, sur leurs rives, le saule médite devant son image mouvante, et que le peuplier s'élance, vibrante image de jeunesse. Dans les vallées où de pacifiques troupeaux vont paître, de grands ormes fuselés solitaires, et leur ramure épanouie en bouquet retombe avec l'abandon d'une tendre offrande. Telle est la terre, abondante et sans mollesse, harmonieuse et contrastée, où la montagne accessible surplombe la plaine féconde. Pays riche parce que chacun y fait honnêtement son labeur : le sol est fertile; le paysan, lui, travaille sans paresse à son vignoble ou à son champ.

Le silence vivant de la libre nature est partout épanoui. Silence! Trésor perdu de notre monde. Lumineuse altitude qu'on n'ose plus tenter... Pourtant... c'est quand les rumeurs ont consenti à se taire, quand l'impatience s'est faite recueilleusement attentif, réceptivité toute prête, c'est alors et alors seulement qu'on entend résonner les voix jumelles du vrai et de la beauté, qu'on voit apparaître leurs visages.

Agénouillées à la lisière des champs, de petites anciennes filles participent encore de la vie de la terre et sont toutes baignées de ce silence agreste. Des souvenirs millénaires veillent aux creux des maisons. Dans les églises dont le temps a patiné les murailles, la communion priante des générations passées est si tangible que, solitaire et recueilli, on y devient élément d'une foule unanime. Telle est Saint-Etienne, à Auxerre.

Tout près de la cathédrale, à Auxerre, Marie Noël coule son existence secrète. Si secrète que dans cette petite ville de province on a ignoré ses poèmes pendant de longues années. Le croirez-vous? L'Auxerrois qui vous aurait servi de guide à travers sa ville vous aurait sans doute indiqué, au fond d'une historiette venelle, la demeure de tel humaniste, professeur d'histoire de l'art au lycée. Il vous aurait vanté ses talents divers et son savoir encyclopédique, révélé aussi peut-être ses fantaisies étonnantes. « Dans son atelier, au fond de son jardin, le docte professeur s'amusait à se forger lui-même des outils de menuisier, de menuisier de serrurier et d'ébéniste, dont il usait ensuite pour orner sa maison. Fin gourmet, comme il sied au vrai Bourguignon, il s'adonnait aux soins de la cuisine et le parfum de capiteuses confitures accompagnait sa lecture de Plutarque ou d'Aristophane. Versatilité étonnante chez le descendant d'une lignée janséniste, sévère par ailleurs et terriblement ordonné. »

Si le hasard vous avait alors servi, vous eussiez vu sortir de la maison une femme menue, à la figure jeune auréolée de cheveux blancs. Ses yeux clairs et doux auraient souri à votre guide —

en province tout le monde se connaît — puis vous l'auriez vue se diriger vers le quartier pauvre voisin de Saint-Pierre, de sa démarche sans coquetterie, unie comme le pas d'une bonne sœur. On vous aurait dit : « C'est Mademoiselle Marie, la fille du professeur Rouget. » Le croirez-vous? De Marie Noël, on ne connaissait pas même le nom. Cette obscurité, cette ombre modeste qui l'entourait, elle ne veut pas qu'on la dissipe. Et pourtant, comment accepter, lorsqu'on a lu ses poèmes, qu'on a goûté leur fraîcheur, de ne pas guider vers cette source ceux qui la cherchent sans la connaître?

C'est en 1928 que j'ai lu *Les Chansons et les Heures*. Georges Crès venait de lancer une édition qui prit le monde littéraire d'assaut. Pour ma part, je me rappelle avoir lu d'un trait ce livre qui depuis cinq années m'offre, chaque fois que je l'ouvre, la même émotion.

Sur l'art poétique de Marie Noël je ne saurais rien vous dire, puisqu'il y faudrait une connaissance approfondie de la technique du vers. Le pourrais-je, je laisserais à des spécialistes curieux leur souci de métrique. Le métier, indispensable à la perfection de l'œuvre, n'en reste pas moins secondaire par rapport au but de l'art, qui est de susciter l'émotion esthétique. On n'en veut d'autre preuve que le charme prenant d'œuvres gauches comme les toiles des primitifs, par exemple, en regard de l'académisme et de sa faillite. Le métier, c'est donc le moyen au service de l'idée. N'est-ce pas une preuve suffisante de perfection que, dans la forme poétique propre à Marie Noël la pensée se meuve à l'aise, que le rythme s'accorde à la pensée, tantôt preste et dansant, tantôt haletant, brisé, puis large et cadencé comme la vague marine un soir de grand calme? que la voix sans gêne s'appuie à des sonorités claires ou mates et s'élance sans effort vers une rime variée?

Mais d'impressionnants témoignages ont salué l'œuvre de Marie Noël. Les juges les plus sévères, les plus sceptiques, ont manifesté leur admiration émue. Lucien Descaves, Raymond Eschollier, l'abbé Bremond et le chanoine Muguier, Henri Ghéon, sont ses amis. Jean-Jacques Brousseau, dont on connaît pourtant la verve caustique, ne lui a-t-il pas fait l'honneur d'un feuillet aux NOUVELLES LITTÉRAIRES? Hommage plus grand encore. Brousseau, raconte Suzanne Normand, « lisant à haute voix certains poèmes des *Chansons*, était étreint d'une telle émotion qu'il devait s'interrompre, la voix tremblante et les yeux embués ».

Quels thèmes Marie Noël a-t-elle donc choisis qui remuent si profondément le cœur des hommes?

Ce sont les thèmes éternels de la vie même; ceux qui chantent joyeusement la jeunesse des êtres, le goût et l'espoir du bonheur, c'est-à-dire de l'amour, puis, lorsque l'amour tarde, ceux de la tendresse patiente, un peu inquiète, enfin celui très grave de la solitude reconnue, acceptée. Ces thèmes-là ont tenté tous les poètes. Qu'est-ce donc qui leur donne leur sonorité propre, semblable à nulle autre, si ce n'est le climat spirituel où ils se sont développés? « Tel on est, telles choses on opère », dit la *Somme*. A notre époque frénétique ils ont un douceur de qualité rare et très pure qui rejoint à travers les âges, comme par une filiation directe, celle du Poverello d'Assise.

Après avoir été un jeune homme séduisant, d'une sensibilité exquise et d'une non moins exquise fantaisie, François conserva jusqu'en sa sainteté son âme enfantine, transparente, émerveillée, le goût du fabuleux, une espérance sans malice. Impuissant à concevoir l'indifférence ou la haine, il ne mesura pas son amour sans prudence que n'arrêtaient ni les reguiffades ni la peur d'être dupe; mais son âme distinguée fut ennemie de l'étalage et de la sottise prodigieuse.

Tout cela ressemble étrangement à Marie Noël. Qu'elle se raconte, cela ne s'oppose pas à la réserve des âmes fières; si elle est subjective, personnelle, ce n'est pas à la manière des romantiques qui se disent pour s'entendre après s'être contemplés, mais parce que, dans la logique de sa nature franciscaine, il lui paraît que le seul vrai don, c'est encore le don de soi-même. Que possède-t-on vraiment en effet, hors sa vie? Chacun de nous est un événement unique dans la suite des temps; ce qu'on est, avec les circonstances particulières et personnelles d'époque, d'environnement, nul ne l'a été et après nous ne le sera jamais plus. Et c'est pour rendre moins terrifiante la solitude humaine que chacun doit contribuer par son apport à l'héritage de sagesse où les êtres viennent chercher leur raison d'espérer et de croire.

Entre Marie Noël et François d'Assise la parenté est vraiment très étroite, et c'est par une prédilection bien franciscaine que Marie Noël a choisi de signer ses œuvres du nom de Marie Noël. On sait que François d'Assise, en effet, préférait à toutes les autres fêtes de l'Eglise, celle de la Nativité. Abel Bonnard raconte qu'à Greccio, non content de célébrer et de commémorer la nativité du Sauveur, le saint prétendait la refaire. Il arrangea donc une crèche dans l'Eglise; il étendit par terre de la paille, il amena un bœuf et un âne, et quand toutes les circonstances furent reproduites, c'est par une sorte de nécessité qu'un miracle vint compléter ces apprêts et qu'un vit pendant un instant dormir entre les deux

AU CANADA

A François-Xavier de la Roncière.
Pays muet, farouche gardien de ta
[propre beauté].
Marie LE FRANC.

Mon pays, tu es venu au devant de nous
Avec tes humbles barques toutes pavoisées,
Tes barques glorieuses et précipitées,
Avec tes humbles petites barques, mon grand pays.

Tu es venu et ton émotion n'était qu'un cri :
« Enfin! Enfin vous voici! »
Décoiffés, debout tous, tes pêcheurs saluaient.
Les mains franches dans l'air inlassablement agitées.
Et majestueux et un peu hautain.
Dans tes eaux, s'avancait le *Champlain*.
Tes avions faisaient tomber sur nous des fleurs,
Des fleurs cueillies dans les champs
Par les Gaspésiennes, nos sœurs.
Le ciel s'émaillait d'un vol de drapeaux tricolores
— Feu d'artifice ingénieux et émouvant.
Et le Français ici se taisait.

Avec lui, à nouveau, je t'ai découvert, mon pays.
Et ta couleur de sang, ta forêt touffue,
Ta fouguesse nature et tes eaux drues
Souffletaient d'étonnement leurs visages.
J'étais fier de toi.
Tu nous confias tes exigences, tes douceurs,
Tes lutttes, tes amours, ta foi,
La santé de tes villes, la beauté de tes hommes,
La candeur de tes villages.

Et le Parisien sursaturé de raffinements,
Et coutumier d'une autre échelle.
Murmurait : « Que cet air est prompt, ce cadre géant,
Que ces arbres ont de sève et que ces âmes sont belles! »

De ce court voyage,
Quelques-uns sont revenus subjugués,
Quelques autres trop étonnés
Pour n'être point railleurs — selon l'usage.
Tous sont revenus un peu changés.

Et le soir, au foyer,
On essaya, mon pays,
De te raconter.
Quelques-uns ont écouté, distraits,
Quelques autres ont simplement souri :
La plupart n'ont pas cru — on me l'a dit.

Paris insatiable. Paris inconstant,
Qui exalte et... oublie.
Paris eut un grand deuil depuis.
Et ton nom ne fut plus qu'un mot suranné
Refoulé dans l'ombre,
L'ombre avec laquelle près de deux siècles t'avaient familiarisé,
Dans l'ombre qui ressemble tant à l'oubli.
Mon beau pays.

Simone ROUTIER

Inédit. Paraîtra dans
la *BOURGOGNE D'OR*,
en décembre.

animaux un Enfant nu d'une beauté
merveilleuse.

Y a-t-il une si grande distance
entre la foi confiante du saint et la tendresse patiente, l'espoir joyeux du poète qui écrit : (1)

Longtemps... longtemps... longtemps...
[depuis que je suis née,
J'ai dans l'ombre sans fin préparé dans
mon cœur
— Al-jé fini? Le soir m'a toute
[environnée —
J'ai préparé dans mon cœur toute la
[journalée
Une place pour le bonheur.

Est-elle prête? Là, j'ai caché des paroles
Que je n'ai pas encore dites, non vraiment,
Elles sont pour parler trop douces et trop
[folles.

Un soir... en attendant, j'en use de
[trivales —
Je les retrouverai je ne sais pas comment.

Là, je garde un silence où je serai surprise
Un soir, je ne sais où, brusquement par
[l'Amour.

J'ai là... j'ai conservé s'il en veut mon
[enfance,
Son rire neuf — il n'a guère servi —

Que l'heure belle étonne et son cœur
[sans défense
Qui va s'abandonner sans rien peser
[d'avance,

Un peu prompt, un peu fou, d'un
[mouvement joyeux.

J'ai là ses jeux naïfs, ses élans, sa folie
Qui rebrousse chemin, soudain prise de
[peur,
S'enfuit, se laisse prendre et tout le reste
[oublie.

Et là-dedans, mêlée, une mélancolie
Prête à pleurer, la sotte! au plus doux
[du bonheur.

Et j'ai là — je suis sage aussi — de
[la lumière
Pour nos chemins de nuit, même un peu
[de raison,
Pas trop mais presque assez pour passer
[la première
Quand il fera plus noir que l'ombre
[coulumière,

Si le bonheur hésite un soir dans la maison.

Même si le miracle n'avait pas ébloui ses regards, François n'aurait pas eu une moindre foi. Il aurait seulement reconnu dans son humilité qu'il en était indigne, puis il aurait dit peut-être à sa manière ingénue et charmante : « Tout était prêt, Jésus! La litte de foin odorant, le grand bœuf pacifique au souffle tiède, l'âne tendre aux yeux étonnés, et moi qui vous attendais avec tant d'amour!... »

Annette DORÉ

A SUIVRE

(1) *LES CHANSONS ET LES HEURES*.
— Fantaisie à plusieurs voix, Andante.

Un ancêtre littéraire de Corneille et de Racine

(Du JOURNAL DE GENÈVE)

C'est avec une certaine solennité que la petite cité mancelle de la Ferté-Bernard a célébré, cet automne, mais par erreur, semblait-il, le quatrième centenaire de son illustre enfant, le poète tragique, Robert Garnier. S'il faut en croire l'érudit Lucien Pinvert qui a établi en 1923 une excellente édition des œuvres complètes du tragique, l'auteur des *Jonnes* serait né en 1544. La date de 1534, donnée par divers biographes et tous les dictionnaires, est une erreur répandue par le poète Scévole, de Sainte-Marthe.

Quoi qu'il en soit, l'Académie française avait délégué, à la Ferté, lors des fêtes, l'un de ses membres, le duc de la Force, qui résuma, en un discours alerte, la carrière, qui fut glorieuse en son temps, de Garnier. C'est de celui-ci que son contemporain et ami Ronsard devait dire, à propos d'*Hippolyte* : « Plus dur contre les ans que marbre ni qu'airain. » Et pourtant les œuvres de ce tragique sont aujourd'hui assez oubliées. Cela provient du fait que le style en est fort archaïque et que le mouvement — condition essentielle de tout écrit pour le théâtre — leur manque entièrement, les *Jonnes* exceptés.

La tragédie, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, était plutôt un discours, un brillant exercice de rhétorique destiné à la lecture, qu'une œuvre scénique; et si par hasard elle était représentée, c'est dans des conditions particulières, à la cour des grands, ou dans les collèges. Il appert de divers témoignages et recherches, les uns de Scarron, de Perrault, les autres de Rigal et de Lanson; qu'on mit à la scène les tragédies de Garnier. Elles furent très goûtées, des lettrés surtout, puisque les successeurs immédiats du poète, Corneille et Racine, l'imitèrent à maintes reprises. Ainsi les fameuses imitations de Camille, dans *Horace*, sont déjà en puissance dans le monologue de la Mégère du premier acte de *Porcie*. Le grand Corneille a repris également plusieurs situations de la *Corneille* de Garnier dans sa *Mort de Pompée*, et Racine a imité un passage d'*Hippolyte* dans la fameuse déclaration de Phèdre :

Qui, prince, je languis, je brûle pour Thésée,
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers
Volage adorateur de mille objets divers...

Bien plus, la tragédie de *Marc-Antoine*, traduite par Lady Pembroke, aurait inspiré l'*Antoine* et *Cléopâtre*, de Shakespeare.

Mais c'est surtout dans les *Jonnes* que Garnier a donné toute sa mesure, tant par la nouveauté, l'originalité du sujet, la captivité babylonienne, que par le mouvement et la beauté du style. Un pathétique intense se dégage de la scène où Sédécias, aveugle et privé de ses enfants, paraît sur les marches du palais. Faguet a pu dire très justement que Garnier a composé là son *Athalie*. Par l'harmonie des chœurs qu'il a placés dans sa tragédie, il préfigure Racine.

E. PRONIER

La maison Birks a récemment fusionné en un seul rayon celui des articles religieux et celui des objets de culte sous la direction de M. Paul Prud'homme et Hector Bousquet, 1240, Square Phillips, Tél. LA 5151. (R-2)

LE THÉÂTRE

Un renouveau au Stella

La PRESSE rendait publique lundi une nouvelle que déjà beaucoup de gens connaissent : l'engagement par la direction du théâtre Stella de MM. Gil Roland, Charles Castelain et Pierre Jourdan, ainsi que le départ pour la France de MM. Lucien Paris et Paul Hubert, que Mlle Antoinette Giroux avait ramenés de Paris au mois de septembre, en même temps que Mme Jeanne Borgos et M. Jean Riveyre. Ces messieurs feront leurs débuts samedi soir prochain dans *Le Secret*, de Bernstein, en même temps que le théâtre reprendra la vieille tradition de donner ses premières le samedi au lieu du lundi.

La troupe incorporée sous le nom d'Union artistique canadienne (limitée, naturellement, tout comme l'ORDRE et les marchands de ciseaux) se trouvera donc renforcée d'une unité. Y gagnera-t-elle au change? C'est ce que nous verrons. Nous verrons aussi comment les artistes à répertoir de la troupe Roland s'adapteront à la discipline exceptionnelle du Stella et aux conditions ingrates dans lesquelles il faut jouer ici pour maintenir une scène permanente.

En attendant de débiter samedi dans *Le Secret*, MM. Roland, Castelain et Jourdan, avec leurs compagnons de tournée, sont allés jouer en province comme ils l'ont fait à chaque interruption des représentations de Québec ou de Montréal. Le croira-t-on? Ces représentations dans les villes moyennes et petites de la province sont plus fructueuses que celles des deux principaux centres, ce qui n'est pas à l'honneur de la Capitale ni de la Métropole.

Après ces derniers jours de tournée, la troupe Roland-Derval se disloquera à Montréal même, les trois principaux ar-

tistes masculins se fixant parmi nous pour une période indéterminée, les autres rentrant sans doute en France, car la tournée d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud que devait leur faire faire M. Gauvin n'aura pas lieu.

Une fois la troupe du Stella renforcée du côté des hommes, il paraît qu'une vedette féminine nous arrivera de Paris, une jeune première qui viendra bientôt à son tour renforcer la partie féminine de la troupe Antoinette Giroux, numériquement plus faible que la partie masculine. Les vedettes pourront ainsi alterner en tête des affiches, voire se reposer une semaine. Tout le monde y gagnera : les artistes travailleront dans de meilleures conditions, les rôles seront mieux appris, les représentations plus soignées, et le public trouvera davantage à assister à des spectacles mieux préparés, plus au point et à voir des figures plus variées se succéder aux premiers rôles.

Autre changement au théâtre de la rue Saint-Denis : Chicoin ne signera plus les décors. Si les premiers changements sont heureux, celui-là est franchement regrettable, car les décors de Chicoin étaient remarquables par leur discrétion, leur bon goût et leur vérité. Espérons qu'au moins on ne retombera pas dans la vieille tradition routinière de décors aux couleurs violentes et aux lignes trop accusées.

Avec tous ces changements, c'est à un véritable renouveau, à une véritable renaissance que nous assisterons samedi, à la première du *Secret*. Espérons que tous ces changements se feront pour le mieux et que le public, prenant plus de plaisir aux spectacles du Stella, s'y rendra plus fidèlement.

Georges LANGLOIS

LIVRES NOUVEAUX

René GROSSET : *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem*. Tome Ier : *L'Anarchie musulmane et la Monarchie franque* (1097-1131). Un vol. in-8° carré avec quatre cartes dans le texte. Prix : 60 francs à Paris, chez Plon, 8, rue Garancière. Deux autres volumes à paraître :

Tome II : *Monarchie franque et anarchie musulmane : l'équilibre* (1131-1187).

Tome III : *L'anarchie franque et la monarchie musulmane* (1187-1291).

Les croisades ont été envisagées jusqu'ici comme un mouvement d'enthousiasme populaire, une vague de mysticisme presque hors du temps et des conditions géographiques, sorte de folie sublime de l'Histoire. C'est la légende des croisades dont Michelet se fit le chantre comme il s'était fait le poète de la légende des volontaires de 1793.

Le livre de M. René Grousset commence par rappeler avec Chalandon que le déclenchement de la croisade fut l'œuvre non de tel pèlerin démagogue, mais de la volonté réfléchie de la papauté elle-même, cette conscience de l'Europe médiévale. La réussite de la croisade? Le résultat non de l'enthousiasme anarchique des foules, mais bien de la diplomatie et de la stratégie prudente des barons de France, de Belgique et de l'Italie normande.

Surtout l'ouvrage de M. René Grousset établit, textes en main, que le fait de croisade — si toutefois on continue à entendre par là je ne sais quel phénomène de mystique collective — s'efface bientôt devant le fait colonial, l'*histoire des États francs de Syrie au douzième et au treizième siècles n'étant pas autre chose que la première expansion coloniale de la France*.

« Les Capétiens coloniaux », tel est le titre qui conviendrait le mieux à la dynastie arétienne, ardennaise et angevine qui a régné sur la Syrie franque de 1099 à 1186. Mais, tandis qu'il n'est pas d'esprit cultivé qui ne soit à même d'apprécier l'œuvre d'un Philippe-Auguste ou d'un Philippe-le-Bel, qui, parmi les Français d'aujourd'hui connaît celle des Baudouin, des Foulques, des Amaury de Jérusalem? Et cependant chez les rois français de Jérusalem comme chez les Capétiens directs, c'est bien la même action méthodique, à la fois volontaire, tenace et prudente, la même « œuvre royale » aboutissant à la même construction classique.

Mais, variante que dicte ici le milieu, l'œuvre des princes franco-syriens du douzième siècle — « nos gens », comme disent les chroniqueurs — est avant tout une œuvre coloniale. La politique syrienne des rois de Jérusalem? C'est la politique d'un Lyauté au Maroc, d'un Gouraud ou d'un Weygand dans cette même Syrie, politique indigène singulièrement souple, faite de pénétration morale autant que militaire, d'imbriication des intérêts économiques et, bien plus qu'on ne pourrait le soupçonner, de compréhension réciproque, souvent d'alliances entre princes francs et émirs : pour tout dire une « politique des grands caïds », réaliste, compréhensive, libérale.

C'est dire que l'évolution des colonies franques de Syrie est étroitement associée à celle du milieu musulman et, plus généralement, du monde oriental. M. René Grousset, par son *Histoire de l'Asie* et ses études ultérieures sur les civilisations orientales, était particulièrement qualifié pour situer la croisade dans son milieu, en plein monde turco-arabe, persan et mongol. Confrontation féconde. La clé du succès des croisades et de l'hégémonie franque en Syrie pendant la première moitié du douzième siècle, l'auteur la trouve dans l'état de la société musulmane elle-même, —

dans l'anarchie musulmane de la même époque, correspondant à l'action d'une monarchie franque particulièrement solide, celle de ces « Capétiens coloniaux » auxquels nous faisons allusion tout à l'heure. La raison de l'équilibre franco-musulman dans la période suivante, de 1144 à 1187? L'équilibre d'institutions des deux côtés également fortes, la parité de préparation entre la monarchie angevine de Jérusalem et la nouvelle monarchie musulmane, récemment surgie avec Nur-al-Din à Alep et à Damas. La décadence et la chute finale de la France du Levant au treizième siècle? L'inévitable inégalité de force entre cette monarchie musulmane, — devenue de plus en plus manœuvrière et centralisée sous Saladin comme sous les Mamelouks, — et l'anarchie politique franque, juxtaposition acéphale de baronnies autonomes, de républiques marchandes indépendantes et d'ordre militaires insurgés anarchie qui est l'état permanent de la Syrie latine de 1187 à 1291.

Rencontre curieuse. Précisément parce qu'elle est écrite par un historien orientaliste, en fonction du milieu oriental, l'histoire des croisades et du royaume de Jérusalem, telle que M. René Grousset vient de la restituer, dégage toute sa signification au point de vue de l'histoire occidentale. Contre-épreuve, disons-nous, de l'histoire des Capétiens directs. De fait, si la dynastie de Jérusalem a réussi à s'enraciner, à se faire presque adopter par le milieu turco-arabe, c'est que sa prévoyance politique indigène savait, en lui ménageant d'utiles amitiés musulmanes, maintenir le morcellement du monde islamique, condition indispensable de l'hégémonie franque : mais les Capétiens agissaient-ils autrement envers la féodalité française de leur temps? Plus tard, quand, au milieu du douzième siècle, l'unité musulmane fut malgré tout réalisée, avec Nur-al-Din et Saladin, les rois francs du Levant réussirent encore, à force d'application et de sang-froid, à faire constamment échec au panislamisme ressuscité : mais un Philippe-Auguste se comportait-il différemment en présence du redoutable Empire anglo-angevin des Plantagenets? Et inversement, ce ne sera qu'après la disparition de fait de la dynastie franque de Jérusalem à partir de 1187 que le monde turco-arabe, désormais regroupé en faisceau par le militarisme des Mamelouks, réussira, malgré toutes les croisades du treizième siècle, à balayer enfin les colonies franques.

Comme le succès des croisades n'avait pu s'expliquer que par l'anarchie musulmane du début du douzième siècle, le triomphe des sultans mamelouks sur les arrière-croisades ne pourra trouver son explication que dans l'anarchie franque du treizième siècle.

En résumé, les trois volumes de la nouvelle *Histoire des Croisades* replacent sur le terrain positif une histoire obscurcie par la légende, et nous restituent, avec la figure presque oubliée des grands rois francs du Levant, la première œuvre coloniale de la France, rétablie dans son cadre, dans son milieu, en plein monde oriental : l'œuvre déjà « algérienne » et « marocaine » des Bugeaud et des Lyauté du temps jadis.

Jules AURIC

Un cinquantenaire

Les imprimeries de journaux célèbreront-elles le centenaire d'une invention qui devait bouleverser la presse et le monde?

Il y a cinquante ans, en effet, que Mergenthaler inventa la machine à composer et à fonder les caractères d'imprimerie, qui devait devenir la linotype.